This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Zak. III A. 55

619

H. CIVAL

PENSÉES

DE M. L'ABBÉ

PREVÔT.

PRÉCÉDÉES

DE L'ABRÉGÉ

DE SA VIE.

pour l'abbé de La Porte

A AMSTERDAM,

Chez ARSKÉ & MERCKUS;

Et se vend à Paris,

Chez { DESAINT, SAILLANT, DE LORMEL, } r. S. Jean de Beauvais, rue du Foin.

M. DCC. LXIV.

TAYLOR
UNIVERSITY
31 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

ON formeroit un Traité complet de Morale, ſi on recueilloit dans les Ouvrages de M. l'Abbé PREVÔT, *tous les traits qui ont pour objet de perfectionner le cœur & d'éclairer l'eſprit. Perſonne n'a mieux connu la marche des paſſions, n'a plus travaillé à les régler dans les Perſonnages qu'il fait agir dans ſes Romans. Mais c'eſt dans les Ouvrages même, qu'il fait étudier cette Morale miſe en action; tandis qu'en faveur de ceux qui n'ont point le tems de vâquer à cette lecture, ou qui ne liſent point de Romans,*

nous avons choisi les Pensées les plus capables de régler les mœurs. Nous en avons formé un Volume qui est comme le précis de la Morale renfermée dans tous les écrits de cet excellent Auteur.

ABRÉGÉ
DE LA VIE
DE M. L'ABBÉ
PREVÔT.

ANTOINE-FRANÇOIS-PREVOT D'EXILES, naquit à Heſdin, Ville d'Artois, le premier Avril 1697, d'une des plus anciennes familles du pays. Dès ſa plus tendre enfance, il annonça d'heureuſes diſpoſitions pour les Sciences. Son pere, quoiqu'occupé par les devoirs d'une charge importante, préſida lui-

même à l'éducation de cinq garçons, dont celui-ci étoit le second. Ses progrès furent faciles & rapides. Il fit sous les yeux de son pere ses Humanités au College des Jésuites de la même Ville. Les Etudes y étoient excellentes ; cependant on l'envoya faire une seconde année de Rhétorique au College d'Harcourt à Paris. Les Jésuites ne le perdirent point de vue ; ils le reçurent au Noviciat avec un de ses freres. Les petites distinctions dont on l'y flatta, n'affermirent point sa vocation ; il en sortit, & resta à Paris pour y faire sa Philosophie. Maître en quelque sorte de lui-même, il donna dans quelques petits écarts

de jeuneſſe, qui n'avoient d'autre ſource que ſon inexpérience & la vivacité de ſon imagination. Dès que la réflexion eût diſſipé le preſtige, il revint à lui-même. Les Jéſuites lui tendirent les bras, & le reçurent une ſeconde fois au Noviciat : exemple rare dans cette Société, & qui prouve la droiture & les talens que cette Société pénétrante avoit découverts dans ce jeune homme. Cette ſeconde vocation ne fut pas plus heureuſe. Craignant, ſur ſon inconſtance, les réprimandes d'un pere tendre, mais rigide, il ne retourna point à la maiſon paternelle. Il s'aſſocia pour voyager avec un ami, qui fourniſſoit à la plus grande partie

Zak. III A. 55

» Je n'étois pas si disgracié du
» côté de la naissance & de la for-
» tune, que je ne pusse espérer de
» faire heureusement mon chemin.
» Je me lassai néanmoins d'atten-
» dre ; & je retournai chez les
» PP. Jésuites, d'où je sortis quel-
» que tems après, pour reprendre
» le métier des armes avec plus
» de distinction & d'agrément.
» Quelques années se passerent.
» Vif & sensible au plaisir, j'a-
» vouerai dans les termes de M.
» de Cambrai, que la sagesse de-
» mandoit des précautions qui
» m'échapperent. Je laisse à juger
» quels devoient être, depuis l'âge
» de vingt jusqu'à vingt-cinq ans,
» le cœur & les sentimens d'un

» homme qui a compoſé le *Cle-*
» *veland* à trente-cinq ou trente-
» ſix. La malheureuſe fin d'un en-
» gagement trop tendre me con-
» duiſit enfin au *tombeau.* C'eſt le
» nom que je donne à l'Ordre reſ-
» pectable où j'allai m'enſevelir,
» & où je demeurai quelque tems
» ſi bien mort, que mes parens &
» mes amis ignorerent ce que j'é-
» tois devenu ».

A la ſortie du Noviciat, il fut envoyé à l'Abbaye de ſaint Ouen à Rouen. Il ne tarda pas à être connu dans cette grande Ville. Un jeune Religieux, dont l'eſprit étoit orné, qui avoit été deux fois Jéſuite, & qui ſe trouvoit Profès, ſur-tout alors, dans la

Congrégation de ſaint Maur, étoit un phénomene qui devoit produire des effets différens dans le College des Jéſuites & dans l'Abbaye de ſaint Ouen. En effet, il fut attaqué par le P. Lebrun, Jéſuite. On ne ſait ni l'objet préciſément de la querelle, ni les Ecrits qui ont été rendus publics de part & d'autre. On apprend ſeulement par une lettre de M. l'Abbé Prevôt en 1721, que l'avantage lui reſta, & que ſon Imprimeur fut très-fâché de ce qu'il lui avoit retiré un Manuſcrit qui eût encore plus manifeſté ſon triomphe. Il fut envoyé à l'Abbaye du Bec pour y étudier la Théologie. Un grand Seigneur

avoit quitté la Cour pour ſe retirer dans cette ſolitude. Dom Prevôt ne tarda point à mériter ſon eſtime & ſes attentions. Vers l'an 1726, on l'envoya enſeigner les Humanités au College de ſaint Germer, d'où il alla prêcher pendant un an à Evreux. Il fut enſuite appellé aux Blancs-Manteaux à Paris. Il ne tarda pas à paſſer à l'Abbaye de ſaint Germain-des-Prés, pour travailler au *Gallia chriſtiana*. Un volume preſque entier de ce grand Ouvrage, eſt le fruit de ſon travail. Il retrouva pluſieurs de ſes anciens amis à Paris; il en fit de nouveaux; aucun ne lui prêcha l'amour de la retraite. Ils trouve-

rent, au contraire, ſon imagination vive & féconde trop reſſerrée par ſon état, & gênée par le genre de travail auquel on l'appliquoit. Jugeons de la force de la tentation, par ce qu'il écrivoit en 1721, étant à S. Ouen de Rouen, à un de ſes freres : « je connois » la foibleſſe de mon cœur, & je » ſens de quelle importance il eſt » pour ſon repos, de ne point m'appliquer à des ſciences ſtériles, » qui le laiſſeroient dans la ſéche- » reſſe & dans la langueur : il faut, » ſi je veux être heureux dans la » Religion, que je conſerve dans » toute ſa force, l'impreſſion de » grace qui m'y a amené. Il faut » que je veille ſans ceſſe à éloi-

» gner tout ce qui pourroit l'affoi-
» blir. Je n'apperçois que trop
» tous les jours, dequoi je rede-
» viendrois capable, ſi je perdois
» un moment de vue la grande
» regle, ou même ſi je regar-
» dois avec la moindre com-
» plaiſance certaines images qui
» ne ſe préſentent que trop ſou-
» vent à mon eſprit, & qui
» n'auroient encore que trop de
» force pour me ſéduire, quoi-
» qu'elles ſoient à demi effacées.
» Qu'on a de peine, mon cher
» frere, à reprendre un peu de vi-
» gueur, quand on s'eſt fait une
» habitude de ſa foibleſſe; & qu'il
» en coûte à combattre pour la
» victoire, quand on a trouvé

» long-tems de la douceur à ſe
» laiſſer vaincre ».

Il ſuccomba donc aux inſtances de ſes amis, qui le preſſoient de paſſer dans une autre branche de l'Ordre de ſaint Benoît, où jouiſſant d'une plus grande liberté, il put choiſir un genre d'Etude plus conforme à ſon génie. Ces exemples ne ſont point rares dans la Congrégation. On obtint pour lui un Bref de tranſlation. Rome l'adreſſa pour le fulminer, à M. Sabbathier, Evêque d'Amiens, qui lui avoit conféré la Prêtriſe, & qui, dans la converſation fort longue qu'il avoit eue avec lui, en avoit conçu beaucoup d'eſtime. Le Bref étoit ſur la table du Prélat,

lat, qui avoit déja mandé à Dom Prevôt, qu'il étoit charmé de cette occaſion de l'obliger, lorſque le Pénitencier qui vivoit avec l'Evêque dans la plus grande familiarité, entra dans ſon Cabinet. La curioſité lui fit lire le Bref. Quoique, ſelon ſes ſentimens, il approuvât cette tranſlation, il dit au Prélat qu'il ſoupçonnoit de l'inconſtance dans Dom Prevôt, & qu'avant que d'aller plus loin, il falloit s'aſſurer de ſes motifs. La fulmination fut ſuſpendue. M. Sabbathier n'eut point l'attention d'en donner avis à Dom Prevôt, qui, comptant ſur ſa promeſſe pour le jour marqué, ſe livra trop aux deſirs de ſes amis, & ſans doute

alors aux ſiens propres. Il ſe rendit au Luxembourg, où on l'attendoit avec un habit eccléſiaſtique. La métamorphoſe ſe fit dans ce jardin. L'habit monacal fut renvoyé à ſaint Germain-des-Prés; & le nouvel Abbé alla joindre les amis qui l'avoient trop preſſé de conſommer ce changement. C'étoient des Perſonnes d'une naiſſance & d'un mérite diſtingués. Il avoit laiſſé dans ſa cellule de ſaint Germain-des-Prés, trois lettres pour le P. Général, le P. Prieur, & un Religieux de ſes amis. Il y déclaroit, qu'en vertu d'un Bref de Rome, fulminé deux jours avant la date de ſes lettres par M. l'Evêque d'Amiens, & qui ſeroit

signifié dans le jour, il quittoit la Congrégation, pour passer dans l'Ordre de Clugny. L'imprudence étoit grande, aussi le conduisit-elle plus loin qu'il n'avoit prévu, & même contre son premier projet, qui étoit de vivre à Paris. Les lettres trouvées dans sa cellule avoient fait de l'éclat. Choqué de ne pas voir l'effet des promesses de l'Evêque d'Amiens, il prit le parti, pour pourvoir à sa sûreté, de passer en Hollande, où son séjour, avant que d'entrer dans la Congrégation, lui avoit fait de la réputation. Ce qu'il raconte lui-même de sa sortie de saint Germain, mérite d'être rapporté.

« Cependant, continue-t-il, le

» ſentiment me revint, & je re-
» connus que ce cœur ſi vif, étoit
» encore brûlant ſous la cendre.
» La perte de ma liberté m'affli-
» gea juſqu'aux larmes. Il étoit
» trop tard : je cherchai ma con-
» ſolation pendant cinq ou ſix ans
» dans les charmes de l'Etude. Mes
» livres étoient mes amis fideles ;
» mais ils étoient morts comme
« moi. Enfin je pris occaſion d'un
» petit mécontentement, & je me
» retirai ».

Quand le Général de la Congrégation fut inſtruit du lieu de ſa retraite, il fit écrire par un de ſes Religieux, à un frere de l'Abbé Prevôt qui eſt Prémontré, que s'il vouloit revenir, il ſeroit réta-

bli ſur le même pied où il étoit avant ſon départ. Le Prémontré alors fort jeune, ignorant l'adreſſe de ſon frere, ne put l'inſtruire de ces favorables diſpoſitions. Il reſta donc quelque tems en Hollande. Sa figure avoit touché une Demoiſelle Proteſtante d'une très-haute naiſſance ; l'aveuglement avoit porté cette Demoiſelle juſqu'à vouloir l'épouſer. Pour ſe ſouſtraire à cette paſſion indiſcrette, il paſſa en Angleterre. C'eſt peut-être cette aventure qui a ſervi de fondement à l'hiſtoriette, dont un Satyrique a cru décorer ſon Ouvrage. Cette aventure eſt rapportée différemment dans le *Pour & contre.* On laiſſe

au Public à juger des raisons de cette différence. Peut-être les trouvera-t-on dans la bonté du caractere de M. l'Abbé Prevôt, & dans son éloignement pour la médisance. Voici comme il s'explique :

« Pendant mon séjour à la Haye, » le hasard me fit lier connois- » sance avec une Demoiselle de » mérite & de naissance, dont la » fortune avoit été fort dérangée » par divers accidens qui n'appar- » tiennent point au sujet. Un » homme d'honneur, qui faisoit » sa demeure à Amsterdam, lui » faisoit tenir régulièrement une » pension modique, sans autre » motif que sa générosité. Elle vi- » voit honnêtement de ce secours,

» lorſque ſon Bienfaiteur ſe trou-
» va forcé par l'état de ſes pro-
» pres affaires, de retrancher quel-
» que choſe à ſes libéralités. J'ap-
» pris ce changement qui devoit
» la mettre dans le dernier em-
» barras. J'en fus touché; je lui
» offris tout ce qui étoit en mon
» pouvoir, & je la fis conſentir
» à l'accepter. Diverſes raiſons
» m'ayant porté quelques mois
» après à quitter la Haye, pour
» repaſſer en Angleterre, je lui fis
» connoître la néceſſité de mon
» départ, & je lui promis que dans
» quelque lieu qu'elle voulût faire
» ſa demeure, j'aurois ſoin de
» pourvoir honnêtement à ſon en-
» tretien. Elle n'avoit aucune rai-

„ ſon d'aimer la Haye, où elle
„ ne pouvoit vivre que triſtement,
„ ſans biens de la fortune. Elle
„ me propoſa de la faire paſſer à
„ Londres, dans l'eſpérance qu'a-
„ vec toutes les qualités & tous
„ les petits talens qu'on peut de-
„ ſirer dans une perſonne bien
„ élevée; je pourrois lui faire trou-
„ ver, par l'entremiſe de mes amis,
„ une retraite honorable & tran-
„ quille auprès de quelque Dame
„ de diſtinction : j'y conſentis.
„ Elle a mérité effectivement par
„ ſa conduite & ſes bonnes qua-
„ lités, l'eſtime d'une infinité
„ d'honnêtes gens, qui s'intéreſ-
„ ſent en ſa faveur; & moi qui ne
„ lui ai jamais trouvé que de
„ l'honnêteté

» l'honnêteté & du mérite, je n'ai » pas ceſſé de lui rendre tous les » bons offices qui ont dépendu de » ma ſituation ».

Pendant ſon ſéjour en Hollande, M. l'Abbé Prevôt avoit compoſé l'*Hiſtoire Métallique des Pays-Bas.* Il avoit traduit avec des notes le premier Volume de l'*Hiſtoire de M. de Thou;* traduction que M. l'Abbé des Fontaines a adoptée, quoique dans la Préface de tout l'Ouvrage, il en diſe aſſez de mal.

Immédiatement après ſon arrivée en Angleterre, il fit en moins de trois mois, les deux premiers Tomes de *Cleveland.* Sa facilité étoit ſi grande, qu'en com-

poſant, il ſuivoit une converſation ſur des ſujets différens. Sa mémoire étoit preſque toute ſa Bibliotheque ; & il aſſuroit qu'il n'avoit jamais oublié ce qu'il avoit appris.

Après avoir paſſé quelques années dans les pays étrangers, quoiqu'appellé à la Cour d'un Prince, zélé protecteur des Gens de Lettres, il penſa à revenir en France. M. le Cardinal de Biſſy qui l'avoit connu à ſaint Germain-des-Prés, lui obtint un *Bénévole*; & M. l'Abbé de Machaux le reçut dans ſon Abbaye de la Croix ſaint Leufroi. Le Cardinal avoit ſur lui des vues auxquelles l'Abbé Prevôt crut, ſans manquer à la reconnoiſſance,

ne devoir pas se livrer. Leur exécution cependant lui ouvroit un chemin sûr pour aller à la fortune. M. le Prince de Conti le prit sous sa protection, & lui en donna une preuve éclatante en le nommant son Aumônier.

Les Belles-Lettres continuerent de faire la principale occupation de M l'Abbé Prevôt. Il leur sacrifia toutes ses espérances de fortune. Lorsque ses amis le pressoient de profiter du crédit des Grands qui l'honoroient de leur estime, pour se procurer des avantages temporels, il répondoit qu'un jardin, une vache & deux poules lui suffiroient. Effectivement, même dans les meilleures tables,

ſa vie étoit ſimple & frugale.

Un riche Financier lui offrit de faire tous les frais de l'impreſſion de l'*Hiſtoire des Voyages*; c'eût été pour l'Abbé Prevôt un profit de plus de 100000 liv. Il préféra d'en laiſſer tout l'avantage à ſon Libraire, avec qui, choſe aſſez rare, il a continué de vivre dans la plus parfaite intelligence juſqu'à ſa mort. Preſſé par ce même Financier d'accepter une penſion viagere, & ſachant que ſes enfans, quoique tous très-riches, en murmuroient, il la refuſa, & ſe retira d'une maiſon où il paroiſſoit être devenu un objet de jalouſie.

Indifférent ſur ſes propres in-

térêts, il étoit très-compatiſſant aux diſgraces de ceux qui avoient recours à lui. Plus d'une fois il s'eſt dépouillé du fruit de ſon travail pour ſecourir l'indigence d'un infortuné. Un homme avec qui il avoit été légérement lié dans ſa jeuneſſe, & dont même il avoit à ſe plaindre, vint lui expoſer ſa miſere. Se trouvant lui-même dans ce moment ſans argent, il lui donna un Ouvrage de prix, dont on venoit de lui faire préſent.

Son humanité, qui ouvroit ſon cœur & ſa bourſe à tous les malheureux, ne fut pas aſſez ſur ſes gardes vis-à-vis d'un de ſes condiſciples. Cet homme, né avec

de l'eſprit, ſe trouvoit à Paris, chargé d'une famille, & ſans moyen pour la faire ſubſiſter. Le beſoin lui fit imaginer une eſpece de gazette qui contenoit les petites nouvelles journalieres de la Capitale. Un ouvrage ſi délicat ne pouvoit plaire à tout le monde. On s'en plaignit ; l'Auteur fut arrêté. Cet homme qui avoit reçu de l'Abbé Prevôt des ſecours pécuniaires, avoit cru devoir les reconnoître en lui faiſant paſſer les feuilles de ſa gazette ; ſouvent il alloit lui en préſenter la minute, dans l'eſpérance qu'il en rectifieroit le ſtyle & la diction. L'Abbé lui refuſoit ſes corrections ; cependant un jour il

eut la foibleſſe de corriger de ſa main quelques fautes de ſtyle. L'Auteur interrogé déclara que cette correction étoit de la main de l'Abbé Prevôt. Le Miniſtre laiſſa à ce dernier le tems de ſortir du Royaume ; & la généroſité de M. le Prince de Conti lui en facilita les moyens. Il alla à Bruxelles où les premiers Seigneurs de cette Cour l'accueillirent avec diſtinction. Un d'eux le logea & lui fournit pendant ſon ſéjour, toutes les choſes néceſſaires & agréables. L'élection de l'Empereur ſe faiſoit à Francfort ; il y accompagna ſon Bienfaicteur. M. le Maréchal de Belle-Iſle l'y honora de ſa protection,

de ſes bontés, & même de ſa confiance.

Cependant ayant ménagé ſon retour en France, il obtint d'abord la permiſſion de revenir dans ſa famille. Peu de ſemaines après ſon arrivée, il y reçut celle de retourner à Paris en gardant l'*incognitò*; enfin il lui fut permis de reparoître en public. M. le Prince de Conti lui continua ſa protection. Il reprit ſes travaux accoutumés. Il fut chargé par M. le Chancelier d'Agueſſeau de traduire dans notre Langue l'*Hiſtoire générale des Voyages*, que compoſoit alors en Angleterre une ſociété de Gens de Lettres. Il embraſſa ce plan avec ardeur. La

guerre n'interrompit point ſes communications avec l'Angleterre : il eſt vrai qu'on lui faiſoit regarder le paſſage hebdomadaire des feuilles comme une grace inſigne ; & il n'en a eu l'obligation qu'aux ſentimens particuliers d'eſtime & de vénération dont toute l'Angleterre étoit remplie pour M. le Chancelier d'Agueſſeau. M. l'Abbé Prevôt n'étoit pas ſi ſervile Traducteur, qu'il ne ſe crût permis de retrancher ou d'ajouter ce qui pouvoit donner à la traduction Françoiſe la préférence ſur l'original Anglois. Ses additions conſiſtoient dans les liaiſons hiſtoriques qui avoient été négligées par les Anglois,

ou dans quelques faits & quelques explications qu'il glanoit, après eux, dans les Auteurs originaux. Il a supprimé aussi plusieurs notes Angloises, les unes qu'il a cru inutiles, d'autres que les honnêtes gens auroient trouvé choquantes. Au sujet de ces changemens qu'il croyoit devoir faire dans l'ouvrage Anglois, il dit dans l'avertissement du Tome VIII. « Les efforts continuels que j'ai faits dans les » Volumes précédens pour amener les Anglois à nos principes » d'ordre & de goût, ont dû faire » juger que je n'ignore pas combien ils s'en sont écartés. Mes » Préfaces & mes Introductions

» rendent témoignage de mes re-
» grets, ſur-tout dans le premier
» Tome, où je puis dire hardi-
» ment que tout ce qu'il y a de
» ſupportable pour la forme & la
» liaiſon des ſujets, eſt unique-
» ment de moi. Mais j'ai déſeſ-
» péré dans les Tomes ſuivans, de
» pouvoir rendre le même ſervice
» aux Auteurs; & je me ſuis ré-
» duit à les ſuivre, en remédiant,
» dans l'occaſion, à leurs excès
» de peſanteur & de prolixité, à
» leurs répétitions ſans fin, à leurs
» excurſions déplacées; en y re-
» médiant, c'eſt-à-dire, en les
» diminuant beaucoup; car ceux
» qui ſavent que j'ai reçu l'Ouvra-
» ge Anglois feuille à feuille,

» comme il a été publié, & que
» ſuivant mes engagemens avec
» le Public, je l'ai traduit de
» même, doivent comprendre
» que n'en ayant pas eu toutes les
» parties raſſemblées ſous mes
» yeux, je n'ai pu réformer ce qui
» manque à leur dépendance mu-
» tuelle, ni rien changer dans un
» plan dont je n'ai pas connu la
» diſtribution & la meſure ».

Dans la ſuite l'*Hiſtoire générale des Voyages* devint l'ouvrage propre de M. l'Abbé Prevôt. La conſtance manqua aux Auteurs Anglois. Ils abandonnerent une entrepriſe dans laquelle le Traducteur ne s'étoit engagé que ſur leurs traces. On apporte diffé-

rentes raiſons de leur dégoût, entre leſquelles il faut compter, ſans doute, les difficultés d'une longue & épineuſe carriere. On conçoit donc que ſi, dans les Volumes ſuivans, cet Ouvrage a pris une autre forme, & eſt devenu plus digne de ſon titre, ce n'eſt point aux Anglois qu'on en a l'obligation. La néceſſité ſeule ayant attaché M. l'Abbé Prevôt à leur plan, il l'abandonna après avoir achevé l'article de l'Aſie. La diviſion de ſon ſujet le conduit à l'Amérique. Il s'eſt formé une méthode différente qui n'eſt point ſujette aux défauts qu'il reprochoit lui-même à la premiere. Ce plan auſſi ſimple qu'agréable,

consiſte à réduire toutes les relations en un ſeul corps qui forme une Hiſtoire ſuivie ; en rejettant dans les notes ce qui eſt perſonnel aux voyageurs, & tout ce qui paroît digne d'être conſervé, ſans mériter d'être admis dans une narration noble & ſoutenue. C'étoit l'unique moyen d'éviter dans le texte les petits détails & les répétitions ennuyeuſes dont on a fait un juſte reproche aux Anglois.

Madame la Ducheſſe d'Aiguillon, en parlant de l'*Hiſtoire des Voyages*, dit un jour à M. l'Abbé Prevôt : vous pouviez faire mieux cet Ouvrage ; mais perſonne ne pouvoit le faire auſſi bien.

Après que M. l'Abbé Prevôt eût achevé cette Hiſtoire, & pendant même qu'il y travailloit, il a donné quelques traductions de Romans Anglois, tels que *Clariſſe*, *Grandiſſon*, &c. Il a auſſi compoſé le *Monde Moral*, Roman de ſon invention, & dont les deux dernieres parties n'ont été imprimées qu'après ſa mort, arrivée au mois de Novembre 1763. (Il étoit chargé par le Prince Condé de travailler à l'Hiſtoire de ſa Maiſon.)

Peu d'années avant ce triſte événement, il avoit donné au Public ſa traduction de l'*Hiſtoire de la Maiſon de Stuart ſur le Trône d'Angleterre*. L'Auteur de ce bel

Ouvrage, en le remerciant d'avoir fait connoître en France cette production, fait dans sa Lettre une remarque que ce judicieux Anglois regarde comme le plus bel éloge : « dans le grand nombre » de Volumes que vous avez » donnés au Public, lui écrit-il, » il ne vous est rien échappé con» tre les mœurs ni contre le pro» chain » ; on pourroit ajouter ni contre la Religion, ni contre le gouvernement.

M. l'Abbé Prevôt a fait lui-même son portrait dans la même feuille du *Pour & contre*, dont nous avons déjà cité quelques morceaux.

« Ce Medor si chéri des Belles, est

» eſt un homme de trente-ſept ou
» trente-huit ans, qui porte ſur
» ſon viſage & dans ſon humeur
» les traces de ſes anciens cha-
» grins ; qui paſſe quelquefois
» des ſemaines entieres ſans ſortir
» de ſon cabinet, & qui y em-
» ploie tous les jours ſept ou huit
» heures à l'Etude ; qui cherche
» rarement les occaſions de ſe ré-
» jouir ; qui réſiſte même à celles
» qui lui ſont offertes, & qui pré-
» fere une heure d'entretien avec
» un ami de bon ſens, à tout ce
» qu'on appelle *plaiſirs du mon-*
» *de* & *paſſe-tems agréables* : ci-
» vil d'ailleurs, par l'effet d'une
» excellente éducation, mais peu
» galant ; d'une humeur douce,

» mais mélancolique ; ſobre enfin
» & réglé dans ſa conduite. Je me
» ſuis peint fidélement, ſans exa-
» miner ſi ce portrait flatte mon
» amour propre ou s'il le bleſſe ».

Sans faire ici l'éloge des Ecrits de M. l'Abbé Prevôt, dont nous nous contenterons de donner la liſte à la fin de cet Abrégé, nous pouvons dire en général, qu'il a excellé également dans la traduction comme dans l'invention. Les Anglois, dont il a traduit pluſieurs Ouvrages, conviennent unanimement qu'aucun François n'a mieux entendu leur langue, ni mieux rendu ſes beautés naturelles. C'eſt ce qu'on a remarqué dans les *Lettres de Clariſſe*, dans

les ſix premiers Volumes de l'*Hiſtoire générale des Voyages*, &c. Mais quelles richeſſes n'étale point aux yeux des Lecteurs ſa plume féconde dans les productions qui lui ſont propres ? Regrette-t-on le Traducteur, lorſqu'on lit le *Cleveland*, le *Doyen de Killerine*, les *Mémoires d'un homme de qualité*, les *Campagnes Philoſophiques*, &c. Qui mieux que M. l'Abbé Prevôt a ſu rendre inſtructif & utile une ſorte d'Ouvrage qui ne ſemble fait que pour l'amuſement ? Que de préceptes de la plus ſaine Morale ne renferment point la plûpart de ſes Romans ? Il nous met devant les yeux la paſſion de l'Amour, revêtue de ce

qu'elle a de plus aimable. Mais ce n'eſt là qu'une petite partie du tableau. Bientôt après il nous la fait voir tantôt accablée de malheurs & de diſgraces, tantôt accompagnée des larmes & du déſeſpoir, ou pourſuivie par les plus cruels remords. Qu'on me permette ici une réflexion : l'Amour toujours heureux tel qu'il eſt peint dans la plûpart des Romans, eſt une agréable chimere, ſouvent pernicieuſe aux bonnes mœurs : l'Amour malheureux tel que M. l'Abbé Prevôt nous le repréſente, approche plus de la vraiſemblance ; il eſt au moins plus inſtructif & plus propre à guérir le cœur des folles paſſions qui le tranſportent.

Les Romans ſont le genre de Littérature où M. l'Abbé Prevôt s'eſt le plus exercé. On lui a reproché d'y avoir répandu trop de ſang; il effraye, il attriſte; & cependant il ſe fait lire avec plaiſir. « Tous ſes » perſonnages, dit un Critique, » ſont ſérieux & raiſonneurs; la » Philoſophie les ſuit dans leurs » plaiſirs, qu'ils goûtent moins en » voluptueux délicats, qu'en rigi- » des Obſervateurs. Tout, ſous » leurs mains, ſe convertit en ré- » flexions; le plus petit incident » leur rappelle les plus grandes » vérités; & l'aventure la plus » folle fait éclorre les plus graves » maximes ».

OUVRAGES

COMPOSÉS OU TRADUITS

PAR M. L'ABBÉ PREVÔT.

Ode à Saint François-Xavier.

Un Volume du Gallia Chriſtiana.

Les Mémoires d'un homme de qualité; 1729, 6 Vol. in-12.

L'Hiſtoire de Cleveland; 1732, 6 Vol. in-12.

L'Hiſtoire du Chevalier des Grieux & de Manon Leſcot; 1733, in-12.

Le Pour & contre, Ouvrage périodique; 1733 & ſuiv. 20 Vol. in-12.

Hiſtoire métallique des Pays-Bas.

Le premier Tome de la traduction de l'Hiſtoire Univerſelle de M. de Thou; 1733, in-4°.

Tout par l'Amour, ou *la mort d'Antoine & de Cléopatre*, Tragédie traduite de l'Anglois; 1735, in-12.

Le Doyen de Killerine; 1736, 6 Vol. in-12.

L'Hiſtoire de Marguerite d'Anjou; 1740, 2 Vol. in-12.

L'Hiſtoire d'une Grecque moderne; 1741, 2 Vol. in-12.

Les Campagnes Philoſophiques, ou *Mémoires de M. de Montcal*; 1741, 2 Vol. in-12.

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Malte; 1742, 2 Vol. in-12.

Hiſtoire de Guillaume le Conquérant; 1742, 2 Vol. in-12.

Hiſtoire de Ciceron, traduite de l'Anglois; 1743, 5 Vol. in-12.

Voyages de Robert Lade, traduits de l'Anglois; 1744, 2 Vol. in-12.

Lettres de Ciceron à Brutus; 1744, in-12.

Mémoires d'un honnête homme; 1745, in-12.

L'Hiſtoire générale des Voyages; 1745 & ſuiv. 16 Vol. in-4°. & 64 in-12.

Lettres de Ciceron, qu'on nomme *familieres*, traduites; 1747, 5 Vol. in-12.

Manuel Lexique; 2 Vol. in-8°.

Lettres Angloiſes, ou *Hiſtoire de Miſs Clariſſe*; 1751, 12 parties in-12.

La traduction de l'Hiſtoire du Chevalier de Grandiſſon; 1758, 8 parties in-12.

Hiſtoire de la Maiſon de Stuart ſur le Trône d'Angleterre, traduite de l'Anglois, de M. Hume; 1760, 3 Vol. in-4°. 6 Vol. in-12.

Le Monde Moral, ou *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire du cœur humain*; 1760 & ſuiv. 4 Vol. in-12.

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la Vertu, ou *l'Hiſtoire de Miſs Bidulphe*, traduits de l'Anglois; 1762, 4 Vol. in-12.

Almoran & Hamet, traduit de l'Anglois; 1762, 2 Vol. in-12.

Lettres de Mentor à un jeune Seigneur, traduites de l'Anglois, *Ouvrage poſthume*; 1764, in-12.

PENSÉES

PENSÉES

DE M. L'ABBÉ

PRÉVÔT.

DE L'AME.

JE ſuppoſe un homme dans le premier moment où il commence à faire un libre uſage de ſa raiſon. N'ayant rien de plus préſent que lui-même, c'eſt ſur ſon propre Etre que ſa premiere attention doit tomber. Il en examine la nature; il reconnoît qu'elle eſt compoſée. Deux ſubſtances différentes, & d'inégale

dignité dans leur essence, se trouvent unies, & comme confondues, pour produire des actions qui leur sont communes. Chacune des deux, considérée en elle-même, n'est capable de rien moins que des opérations de l'autre; & réunies ensemble, elles produisent une même opération. Notre corps se remue, il marche, il agit; c'est à quoi il est propre par sa nature: cependant, il ne se remueroit point sans le concours de l'ame, qui n'est pas capable de mouvement. Notre Ame reçoit les sensations de la douleur & du plaisir; c'est aussi sa nature: cependant, elle ne les recevroit point sans le concours & l'entremise du corps, qui n'est point capable de sentir.

Voilà donc deux parties du même Etre, qui sont nécessaires l'une à

l'autre. Le corps n'exécutera rien, ſans le ſecours de l'Ame; &, ſans l'entremiſe du corps, l'Ame demeurera dans une continuelle apathie. Cette dépendance mutuelle établit-elle leur égalité ? non. Je vois au contraire, que le corps ne contribue aux actions qui lui ſont communes avec l'Ame, que d'une maniere baſſe & groſſiere, c'eſt-à-dire, par de ſimples mouvemens : s'il a quelque autre propriété, qui lui ſoit particuliere, elle n'eſt pas plus noble; c'eſt uniquement celle de recevoir un nombre borné de figures & de combinaiſons, avantage ſi mince, qu'il ne mérite pas même le nom de perfection. D'un autre côté, j'apperçois dans l'Ame tous les caracteres d'une véritable grandeur. Quel nom donnerai-je à cette faculté admirable qu'elle a de connoître, de

juger, & de sentir ? C'est elle-même qui s'étudie, qui se contemple, qui se replie sur sa substance, & qui en démêle la nature & les propriétés. Malgré la dépendance où elle est du corps, elle s'en dégage assez pour le considérer comme un Etre tout différent d'elle, inférieur à elle, & qui n'a rien de plus recommandable que l'honneur de lui être uni pour composer un tout avec elle. Elle le pénetre, elle le mesure, elle l'apprécie ; elle le trouve si mépriſable, qu'elle ne met guere de différence entre n'être point, & n'être comme lui qu'une vile & insensible portion de matiere.

De-là, si elle s'attache à considérer tout ce qu'elle est capable d'appercevoir, elle découvre bientôt, que si elle tient à un corps matériel par

des loix qu'elle ne comprend point encore, elle tient d'un autre côté à quelque chose de plus relevé & de plus digne d'elle. Pour peu qu'elle fasse usage du pouvoir qu'elle a de réfléchir, elle parvient aux idées de l'ordre, & à celles des perfections & des vertus ; & sentant que ce qu'elle apperçoit n'est point elle-même, elle conclut, que ce qui se représente si parfaitement à elle, doit avoir une réelle existence, puisque le néant ne sauroit être apperçu. Une découverte de cette importance la rend d'abord inquiete & incertaine : elle se demande ce qu'elle doit penser d'un Etre qui ne se manifeste à elle qu'en partie, mais par une voie si lumineuse & si sublime. Son attention augmente ; elle reconnoît sans peine, qu'il doit être plus parfait qu'elle, puisque c'est lui qui

l'éclaire. Mais n'a-t-elle pas d'autre liaiſon avec lui, que celle d'une perception ſimple & paſſagere? Comment s'eſt-il fait du moins qu'elle ne l'ait pas eu plutôt? Là, elle veut ſe replier ſur le paſſé, pour examiner le progrès de ſes connoiſſances; & elle reconnoît avec étonnement, qu'elle ne fait que commencer à connoître.

C'eſt ici que ſon admiration redouble, avec ſa ſurpriſe. Elle n'a pas beſoin de beaucoup d'efforts, pour découvrir en même tems l'époque toute récente de ſon exiſtence. Mais de qui l'a-t-elle reçue? elle voit manifeſtement, qu'elle ne ſe l'eſt pas donnée. Qui l'aidera à connoître l'auteur & la [illegible] de ſa vie?

Elle ſort d'elle-même, pour cette

intéreſſante recherche. Son attention s'attache ſur tout ce qui l'environne. Que d'objets ſe préſentent à elle, & avec quelle avidité veut-elle tout approfondir ! Cependant elle trouve bientôt, que ſon examen aura moins d'étendue qu'elle n'a penſé. Dans tout ce qu'elle apperçoit, il ne s'offre rien qui ſoit capable d'éclaircir ſes doutes. Cet immenſe compoſé qu'on appelle *monde*, ne l'arrête qu'un moment ; car, avec un peu d'attention ſur la moindre de ſes parties, elle apprend à juger de toutes les autres. Elle n'y voit que de la matiere, c'eſt-à-dire, une ſubſtance groſſiere & inſenſible, dont toutes les différences ne conſiſtent que dans la variété de ſes configurations & de ſes mouvemens, & préciſément de la même nature que celle de ſon corps qu'elle a déja recon-

nue & mépriſée. Elle ſent trop ſa nobleſſe, pour attribuer ſon origine à une cauſe ſi vile.

Il eſt vrai que parmi ces parties de matiere qui ne lui paroiſſent capables que d'un mouvement paſſif & aveugle, elle en apperçoit quelques-unes qui ſemblent ſe mouvoir avec plus de choix & de liberté. Elle remarque que leurs actions ſont trop variées, & en même tems trop liées & trop régulieres dans leur variété, pour ne pas partir d'un principe de connoiſſance & de raiſon. Leur figure d'ailleurs eſt exactement ſemblable à celle de ſon propre corps; elles lui paroiſſent tendre vers les mêmes choſes, & être ſenſibles aux mêmes beſoins. Elle en conclut, qu'elles n'agiſſent pas ſeules; qu'elles ſont accompagnées

de quelque chose qui lui ressemble ; enfin, qu'elles sont, comme son corps, l'enveloppe de quelque Etre plus noble qu'elles. Heureuse découverte ! Ne seroit-ce pas à quelqu'un de ces Etres nobles & immatériels qu'elle seroit redevable de son existence ? ils pensent, ils sentent, ils réfléchissent comme elle ; n'auroient-ils pas pu lui communiquer ce qu'ils possèdent ?

Mais s'ils lui sont semblables ; comme elle n'en sauroit douter, pourquoi jouiroient-ils d'un pouvoir qu'elle sent bien qu'elle n'a point ? En supposant même qu'ils l'eussent effectivement, de qui l'auroient-ils reçu ? car il n'est que trop clair qu'ils n'auroient pu se le donner. Non plus qu'elle ils ne demeureroient pas long-tems dans la dé-

pendance humiliante d'un corps, s'ils pouvoient disposer d'eux-mêmes, & changer quelque chose à leur condition. Il faut donc qu'elle abandonne l'examen de ce qui est autour d'elle comme une considération inutile à ses recherches. Elle se trouve placée dans le monde; mais elle comprend trop bien qu'elle n'en vient point, & qu'elle ne sauroit rapporter son origine à ce qui est inférieur à elle, ou à ce qui n'étant tout au plus que son égal, n'a pu commencer non plus qu'elle d'exister sans une cause.

Cependant, elle tire un fruit précieux de cette excursion qu'elle a faite au dehors. En parcourant la matiere dont ce vaste Univers est composé, il lui semble qu'elle y a remarqué quelque chose qui s'est at-

tiré comme naturellement ſon admiration. Ce n'eſt point le fond de la matiere même : elle lui a paru également mépriſable dans toutes ſes formes ; mais que doit-elle penſer de cet ordre étonnant qui éclate dans l'arrangement de ſes parties ? Quelle juſteſſe de rapports ! quelle régularité de proportions ! quel exact enchaînement de cauſes & d'effets ſubordonnés ! D'un autre côté, quelle grandeur dans la diſpoſition générale du deſſein ! quelle noble ſimplicité dans l'exécution ! quelle uniformité conſtante dans ſa durée ! qui a rendu la matiere capable de former ainſi le plus magnifique & le plus raviſſant de tous les ſpectacles ? Quelque deſir que l'Auteur d'un ſi bel Ouvrage puiſſe avoir de ſe tenir caché, il eſt impoſſible qu'on ne le connoiſſe pas à ſa marque : il faut

que ſa puiſſance ſoit infinie, pour avoir tiré d'une ſubſtance auſſi vile que la matiere, le fond de tant de productions admirables. Sa ſageſſe ne doit point être plus bornée que ſa puiſſance, pour s'être repréſentée d'une maniere ſi frappante dans l'ordre & la diſtribution de ſon Ouvrage. Enfin, ſa bonté doit être égale à ſa puiſſance & à ſa ſageſſe, pour avoir pris plaiſir à répandre ſur ſes créatures tant de ſplendeur & d'ornemens.

Ici l'Ame philoſophe, que je ſuppoſe toujours attentive, ſent réveiller toute la capacité qu'elle a de comparer & de réfléchir. Elle rappelle avec une joie avide, les premieres idées qui ont donné lieu à ſes recherches, & elle commence à voir ſenſiblement qu'elles ſe réali-

ſent. Cet Etre inconnu, qu'elle n'appercevoit que par les notions vagues de l'ordre & des perfections, ſe dévoile & ſe fait connoître à elle d'une maniere preſque ſenſible; ſes incertitudes ne ſauroient durer plus long-tems. Elle tient ce qu'elle a cherché; c'eſt l'Auteur de la Nature, c'eſt le ſien; c'eſt la ſource de la vie & le principe de toute lumiere; c'eſt la regle de l'ordre, de la ſageſſe, de la bonté, de la juſtice, de toutes les perfections & de toutes les vertus: ou plutôt, c'eſt l'ordre même; ſon eſſence eſt la ſageſſe, la juſtice & la bonté. Il eſt toute vertu, toute perfection & toute excellence.

Un Philoſophe qui a pu s'élever une fois juſqu'à cet heureux point de connoiſſance, ſe flatte avec rai-

ſon, d'avoir atteint au plus haut degré de lumiere, où ſon ame ſoit capable de parvenir. Tout le reſte n'en eſt plus que le développement & l'exercice. Il ira déſormais de ſcience en ſcience, c'eſt-à-dire, de certitude en certitude. Quelle vaſte carriere s'eſt ouverte devant lui! Le voilà d'abord aſſuré de la vérité de toutes ſes idées, & de l'infaillibilité de ſes jugemens, s'il les porte avec une conſidération attentive. Etant l'ouvrage d'un Etre dont la ſageſſe & la bonté ſont infinies, il n'appréhende point que les qualités qu'il a reçues de ſa main ſoient des préſens trompeurs. Le même fonds d'intelligence qui l'a rendu capable de ces grandes idées d'ordre, de juſtice, de bonté & de ſageſſe, ne ſauroit l'abandonner dans des examens moins difficiles: il a trouvé les princi-

pes ; il va ſe faire une occupation tranquille & agréable de l'étude des conſéquences.

Premiérement, il examine de nouveau la nature de ſon Ame, pour y démêler avec plus de clarté les traits du Créateur. S'il en a reconnu de ſi divins dans la matiere, à quoi doit-il s'attendre dans une ſubſtance infiniment plus relevée ? En effet, il y en apperçoit deux, qui lui paroiſſent d'une grandeur avec laquelle rien ne peut entrer en comparaiſon. L'un eſt cette faculté même de penſer, par laquelle elle eſt capable de connoître, & de multiplier à l'infini ſes connoiſſances ; faculté ſi noble que lui-même qui la poſſede ſe trouve embarraſſé à l'expliquer. Il voit mieux ce qu'elle n'eſt pas, que ce qu'elle eſt. Elle n'eſt rien d'appro-

chant de la matiere; toute la variété poſſible des figures & des mouvemens de la matiere ne produira rien qui reſſemble à une penſée. Elle n'eſt pas non plus l'harmonie, l'ordre, la juſteſſe & la perfection qui réſultent d'un certain arrangement des parties de la matiere; car, ſi cette harmonie & cette perfection ont une exiſtence propre & réelle, il eſt clair qu'elle eſt dépendante de celle de la matiere; & l'Ame ſent trop bien que la ſienne ne dépend de rien de matériel. La répugnance même & le chagrin qu'elle reſſent de ſe voir aſſujettie à ſon corps dans quelques-unes de ſes opérations, eſt une preuve naturelle quelle ne lui doit rien, & qu'elle ne lui eſt unie que par des loix qui la contraignent. D'ailleurs, ſi l'Ame n'étoit que l'ordre, l'harmonie & la perfection du corps,

comment

comment ſeroit-elle plus grande que l'étendue de ce corps ? ſa grandeur devroit répondre exactement aux parties du corps auquel elle appartiendroit. Or l'Ame ſe ſent plus grande que toute la maſſe de la matiere réunie, elle s'éleve infiniment au deſſus d'elle, elle en voit les bornes : elle n'eſt donc rien qui appartienne à la matiere. Mais qu'eſt-elle donc ? peut-être eſt elle réſervée à une plus parfaite connoiſſance d'elle-même dans un autre tems ou dans un autre état ? Mais elle eſt sûre du moins, qu'elle penſe ; avantage ineſtimable, qui ſuffit pour établir ſa dignité & la grandeur infinie de ſon Auteur.

Ce premier trait d'un Ouvrier divin eſt ſans doute le plus éclatant ; mais il n'eſt pas le ſeul qui ſoit digne de lui. Le Philoſophe n'a qu'à ſe

consulter un moment : qu'apperçoit-il ? je me trompe, car il cesse ici d'apperçevoir ; mais il sent dans le fond de son Etre une secrette inclination, un penchant actif, qui le porte, il ne sait encore à quoi. Comment pourra-t-il définir ce sentiment ? c'est l'exigence de quelque besoin inconnu, qui demande d'être rempli. Si ce n'est point une douleur, c'est du moins la privation d'un plaisir nécessaire. Il manque d'un bien, sans lequel il ne peut être tranquille ; il y tend sans cesse, sollicité à le rechercher par un mouvement involontaire, & comme entraîné par un ascendant irrésistible.

Il reconnoît donc non-seulement qu'il est capable de desirs, mais qu'il en a d'invincibles & de plus étendus que ses connoissances. Cette ré

flexion ne ſert d'abord qu'à l'alarmer. Ce n'eſt pas tout d'un coup qu'il pénétre dans la ſage diſpoſition du Créateur. Il regarde d'abord ſes deſirs comme un aveu naturel & une marque humiliante de l'imperfection de ſon Etre ; & il en eſt d'autant plus affligé, qu'il ne comprend pas même quel peut être leur objet & leur terme. Nuages importuns, qui ne ſont propres qu'à troubler la ſérénité de ſon Ame ! Diverſion chagrinante, qui retardera les progrès de ſes connoiſſances, & qui l'empêchera de faire un uſage tranquille de la capacité qu'elle a de penſer ! S'il n'oſe ſe plaindre de ſon Auteur, & ſoupçonner ſa bonté ou ſa ſageſſe, il gémit du moins de ſa condition ; il perd quelque choſe de l'opinion qu'il avoit de ſa propre grandeur ; & pour en ſauver en quelque façon

les reſtes, il prend le parti de réprimer & d'éteindre, s'il peut, ſes deſirs, pour ſe livrer par l'exercice d'une faculté plus noble, à la contemplation de la vérité. Mais ſon erreur ne ſauroit durer long-tems. A peine a t-il fait quelques pas vers la vérité, qu'il la reconnoît pour l'objet même de ſes deſirs. Il ne peut s'y tromper; ſon cœur s'enflamme, à meſure qu'il s'en approche. Son inquiétude ſemble prête à ſe fixer, & ſes beſoins à ſe remplir. Il lui ſemble qu'elle ſoit faite pour lui, ou du moins lui pour elle. Il eſt vrai que plus il s'avance à ſa découverte, plus ſon ardeur augmente pour la découvrir parfaitement. Mais ce redoublement de deſir n'a plus rien d'incommode & d'affligeant; c'eſt la ſituation d'un homme qui jouit d'un grand bonheur, dont il ne peut ſe

taſſaſier : il eſt heureux, & il veut l'être encore davantage. Ainſi le Philoſophe trouve une ſource nouvelle de contentement & d'admiration, dans ce qui cauſoit ſa peine. Ce qu'il regardoit comme une imperfection dans ſon Etre, lui paroît un nouveau trait des perfections infinies de ſon Auteur. Non ſeulement il voit qu'il a été fait par lui, mais il ſent encore qu'il n'a été fait que pour lui. Ses deſirs ſe trouvent aſſortis, pour ainſi parler, à ſes idées. Par ſes idées, il le connoît comme l'Auteur de ſon Etre ; & il ſe porte à lui par ſes deſirs, comme à ſon ſouverain bien & à l'Auteur de ſa félicité.

Un homme qui vit dans l'eſclavage des ſens, & qui n'a peut-être jamais fait attention aux deux gran-

des facultés de ſon Ame, n'eſt point capable de concevoir la joie que ces ſublimes & intéreſſantes découvertes répandent dans l'ame d'un Philoſophe. Non, il n'en eſt point capable : car s'il l'étoit, il en ſeroit jaloux, & il ne tarderoit guere à mépriſer toute autre joie. Auſſi eſt-ce de ce point qu'il faut commencer à marquer l'heureux cours d'une vie raiſonnable & véritablement philoſophique. Quiconque a connu ſon Auteur, & s'eſt bien connu ſoi-même, ne fait plus, s'il le veut, que des pas certains vers le bonheur & la ſageſſe. La voie lui eſt ouverte ; il eſt ſans ceſſe à la vue du terme. Dirigé par ſes lumieres, en même tems qu'il eſt pouſſé par ſes deſirs, il n'eſt pas plus capable de s'égarer par ignorance, que de s'arrêter par langueur. Si ſa qualité d'hom-

me l'oblige à quelque relation avec les créatures de ſon eſpece, il ſait juſqu'où s'étend ce devoir. Il en prend la regle dans la ſource même de l'ordre & de la juſtice, qu'il contemple inceſſamment. Les devoirs du ſang, tels que la tendreſſe & l'attachement pour ſes proches; ceux de l'humanité, tels que la bonté, la douceur, l'oubli des injures, la compaſſion pour les peines; ceux de la raiſon, comme l'égalité d'Ame, la conſtance, le mépris du ſuperflu, & l'uſage modéré du néceſſaire, ſont autant de conſéquences qui coulent naturellement de ſes principes, & qui forment le ſyſtême de ſa morale. Il copie en quelque ſorte ſon Auteur; & il s'agrandit en imitant les ſouveraines perfections par leſquelles il ſe communique à lui. D'ailleurs, le commerce des

hommes n'eſt point un obſtacle à la ſageſſe, pour celui qui l'aime & qui tend ſincérement à elle. Il trouve, au contraire, de l'utilité à les connoître. N'ai-je pas dit qu'ils portent tous la marque du Créateur? le Philoſophe l'apperçoit, quoiqu'ils la défigurent. Cette vue ſert à nourrir ſes deſirs. Il tourne à ſon profit juſqu'aux effets de leurs paſſions déréglées; leurs arts, leurs ſciences, qui ſont pour la plûpart les inventions de l'intérêt ou de la vanité, il les fait ſervir à ſes deſſeins, comme autant de ſecours qui étendent ſes connoiſſances. Ce ſont des effets excellens d'une mauvaiſe cauſe, qu'il rectifie de plus en plus par l'uſage qu'il en ſait faire, & qu'il ramene ainſi à leur véritable deſtination. Enfin, il tire un avantage conſidérable de la vue même des foibleſſes

foibleſſes & des folles agitations des hommes. La comparaiſon qu'il en fait avec la vigueur & la tranquillité continuelle de ſon Ame, ſert à l'attacher de plus en plus à ſes principes. Elle lui rend ſon bonheur plus cher & le fruit de ſes recherches plus précieux. Il ſe dévoue ſans réſerve à la ſageſſe par cette double raiſon de l'aimer, qu'elle le rend heureux, & qu'il ne voit hors d'elle que des inſenſés & des miſérables.

Que lui manque-t-il après cela, pour mériter le nom de *ſage*? réuniſſons toutes nos connoiſſances naturelles, & toutes les forces de notre raiſon, pour nous en faire une plus juſte idée. Quelqu'un lui donnera peut-être plus d'étendue, mais je doute qu'on puiſſe s'en former une plus ſublime. C'eſt

dans cet heureux état que le Philosophe doit être également insensible, & aux maux qui ne peuvent le lui faire perdre, & aux biens qui peuvent lui venir d'une autre cause : les premiers doivent être trop foibles pour lui causer les émotions de la douleur ; & ceux-ci doivent lui paroître trop mépriſables, pour lui faire goûter un vrai ſentiment de plaiſir. A la vérité, l'ordre de la nature aſſujettit ſon Ame aux organes du corps ; il eſt impoſſible qu'elle ſe défende de le voir, lorſque les yeux s'ouvrent ; qu'elle n'entende point, lorſque les nerfs de l'oreille ſont ébranlés ; & qu'elle s'empêche de ſentir, auſſi-tôt qu'il ſe paſſe quelque mouvement extraordinaire dans la portion de la matiere à laquelle elle eſt comme attachée. Mais ce ſentiment eſt-il capable de diminuer

sa grandeur & d'affoiblir sa liberté ? elle le reçoit du moins sans s'y arrêter, & sans y consentir. Plus sa dépendance du corps lui paroît incommode & humiliante, plus elle y trouve de quoi se consoler, par la certitude qu'un état si violent ne sauroit être d'une longue durée. Comment en douteroit elle ? elle connoît trop bien les loix invariables de l'ordre primitif & éternel. L'ordre de la nature n'en est qu'une exception. Elle est même assurée que l'un doit tenir à l'autre par quelque lien secret, quoiqu'il soit encore obscur pour elle ; & elle compte sur un tems de manifestation & de lumiere, où les obscurités & les exceptions venant à cesser, elle verra tout retourner à sa fin, & rentrer paisiblement dans l'ordre général. Elle se sent donc faite pour un autre état ; elle y touche

déjà par l'ardeur de ſes deſirs, & par la certitude de ſes eſpérances; & conſtamment indifférente pour tout ce qui ne ſauroit empêcher qu'elle n'y parvienne un jour, elle mépriſe le plaiſir, elle compte pour rien la douleur, elle voit ſans s'émouvoir l'agitation de tout ce qui l'environne: elle verroit de même le renverſement de la nature, & l'entiere deſtruction de l'Univers.

Ce qui eſt capable de ſe replier ſur ſoi-même par la force de la réflexion n'eſt rien qui reſſemble à la matiere.

Ce n'eſt point de ſes idées que l'Ame doit attendre du ſecours contre ſes ſentimens.

Mon Ame ſe trouve renfermée

dans un corps, par la volonté du ſouverain Auteur de mon Etre. Il ne la retient point dans cette captivité, ſans raiſon. Je ne puis comprendre le ſecret de ſes vues impénétrables; mais je ſuis sûr qu'il ne ſauroit ſe conduire par d'autres regles que celles d'une juſtice & d'une ſageſſe infinies. Je dois donc les reſpecter, même ſans les connoître. Il a marqué la durée de mes jours; je viole ſes ordres, ſi j'en précipite la fin.

DE L'ESPRIT.

Dans une incertitude dont les lumieres naturelles ne peuvent nous faire ſortir, le ſeul parti raiſonnable eſt de reconnoître les bornes de ſon Eſprit, & d'en demeurer au doute.

Notre maniere de penſer ſur les

choſes n'eſt point capable d'en changer la nature.

C'eſt le défaut de la plûpart des hommes, de rapporter tout à leurs lumieres les plus préſentes.

L'Eſprit perd ſa force en s'aſſujettiſſant trop à l'empire des ſens ; & cet affoibliſſement volontaire l'accoutume à ne juger de la vérité, que par les impreſſions qu'il reçoit des organes du corps.

Si le mérite de l'Eſprit contribue à rendre les paſſions plus vives, il donne auſſi plus de facilité à les déguiſer. Un génie ſupérieur qui ſent ſon élévation naturelle, a honte de ſe mettre au niveau des autres hommes, en leur laiſſant voir qu'il eſt ſujet à toutes leurs foibleſſes ; & l'or-

guell lui fait prendre surtout les apparences de la douceur & de la modération. Caton, vivement offensé, disoit d'un air froid : *me mettrois-je en colere contre un cheval de qui j'aurois reçu un coup de pied?*

Comme les sentimens ne se représentent point par des idées, il faut de l'expérience pour les savoir connoître.

DU CŒUR.

Les hommes ne connoissent rien au caractere de leur propre Cœur.

Sagesse, étude, vertu, hélas! de quoi servez-vous pour défendre, contre les plus honteux excès, un Cœur qui s'abandonne à lui-même, & qui perd le soin de régler ses desirs!

Le Cœur connoît-il jamais les raiſons qui peuvent juſtifier ſes penchans ?

Un Philoſophe eſt toujours homme par le Cœur.

Le Cœur qui n'a que des mouvemens aveugles, ſe tourne infailliblement vers les objets de l'eſprit.

Notre Cœur eſt une eſpece de théatre où toutes les paſſions repréſentent tour à tour. Il ne demeure jamais indifférent entre le bien & le mal, parce qu'il eſt de ſa nature de former toujours des deſirs; il eſt ſollicité différemment ſelon la différence des objets; & il aime à ſe laiſſer entraîner par ce qui le flatte le plus. Ainſi l'homme qui s'accoutume à céder ſans réſiſtance aux premieres

impreſſions, eſt capable ſucceſſivement de l'excès du mal & du bien, à proportion de la peine ou du plaiſir qu'il trouve à ſe ſatisfaire. Le ſeul remede eſt de ſe former des principes ſolides de vérité & de ſageſſe, qui puiſſent régler dans l'occaſion les penchans indélibérés du Cœur. C'eſt-là préciſément en quoi la probité conſiſte. Défiez-vous d'un honnête homme qui l'eſt ſans principes & ſans réflexions. Il eſt lui-même tôt ou tard la dupe de ſon propre Cœur.

Il y a une folie qui vient de la tête, & qui ſuppoſe un dérangement dans l'eſprit; c'eſt une diſgrace humiliante qui montre la foibleſſe de l'homme, & qui inſpire de la compaſſion, parce qu'elle n'eſt pas volontaire; mais il y a une autre eſpece de folie qui vient du Cœur, &

qui eſt cauſée par la violence des paſſions ; celle-là eſt honteuſe, & nous rend coupables, parce que nous ſommes libres d'y réſiſter.

Un Cœur, ferme dans ſon devoir, eſt au deſſus des ſoupçons téméraires, & ne prend la loi que de ſes propres ſentimens.

Les mouvemens du Cœur ne ſe gouvernent pas facilement. S'il eſt emporté au de-là des bornes, ce n'eſt point par les injures ni par la violence qu'il faut l'y ramener.

Les premieres impreſſions s'effacent difficilement dans le Cœur d'un jeune homme.

DE L'IMAGINATION.

Il y a cette différence entre les objets de l'Imagination & ceux qui s'apperçoivent par les yeux du corps, que l'éloignement groſſit les uns, & qu'il diminue les autres. Une tour dont je ſuis éloigné de mille pas n'eſt plus pour mes yeux ce qu'elle étoit dans une moindre diſtance. Non-ſeulement ſa figure change; mais il ſemble que ſa réalité s'altere; & je parviendrai en quelque ſorte à l'anéantir ſi je continue à m'éloigner. Au lieu que l'image que je me forme d'un objet abſent, ſemble augmenter à proportion de la diſtance qui m'en ſépare. Que cette diſtance ſoit de tems ou de lieu, l'enchantement eſt égal. Ce qui porte mille ans de date, ſe repréſente avec de plus

grands traits, que ce qui eſt arrivé de nos jours; & ce qu'on nous raconte de la Chine, occupe plus de place dans notre Imagination, que ce qui ſe paſſe dans le lieu où nous ſommes.

A l'égard des biens qui dépendent de l'opinion des hommes, tels que l'honneur, la réputation, la grandeur, quelle autre regle avons-nous que notre propre Imagination? & lorſqu'elle attache à un faux bien le mérite & le prix qu'il n'a pas, n'arrive-t-il pas tous les jours qu'elle lui faſſe emporter la balance ſur les avantages les plus ſolides, ſur les inclinations les plus cheres, & ſur les devoirs les plus juſtes? Conſidérez une fille tendre & timide qui tue volontairement le fruit de ſa faute,

pour éviter l'infamie. Eſt-ce haine ou cruauté qui lui met le couteau à la main? Manque-t-elle même d'amour & de pitié pour un malheureux enfant qui ne fait que de ſortir de ſon ſein? non; mais elle aime l'honneur plus que lui.

Nous devenons obſcurs & impénétrables à nous-mêmes, auſſi-tôt que l'Imagination ſe livre à de frivoles amuſemens, qui ôtent à l'eſprit le pouvoir de s'exercer par ſes réflexions.

DE LA NATURE.

Les ſentimens droits de la Nature ſe trouvent les mêmes dans tous les hommes, lorſqu'ils veulent les obſerver & les ſuivre.

Pourquoi voudrait-on que la raison fût capable d'obscurcir les lumieres de la Nature. Elle n'est faite que pour les régler. Hélas! fort souvent elle n'en a pas la force.

Les mouvemens simples de la Nature, quand elle n'a point été corrompue par l'habitude du vice, n'ont jamais rien de contraire à l'innocence. Ils ne demandent point d'être réprimés, mais seulement d'être réglés par la raison.

Les plus parfaites qualités de la Nature se trouvent quelquefois assorties avec de lâches passions qui les corrompent, ou confondues avec des vices odieux qui les défigurent.

La Nature distribue ses faveurs

avec un étrange caprice. Il semble qu'elle affecte de les répandre parmi les indigens, comme si ne songeant qu'à sa propre gloire, elle affectoit de montrer que son pouvoir est indépendant des richesses; & la fortune, qui a mérité le nom d'*aveugle*, ne s'empresse guere de réparer les injustices de la Nature.

Les inclinations naturelles cherchent d'elles-mêmes à se trahir.

L'expression de la parole n'est qu'une invention de l'art; image infidele, qui répond trop mal aux sentimens les plus vifs & les plus intimes de la Nature.

DE L'ÉDUCATION.

Les méthodes de l'Education,

quelque ſages qu'on les ſuppoſe; ne produiſent pas toujours un effet avantageux. Nous ſommes faits pour la ſociété: la droite raiſon veut donc que les premieres leçons qu'on nous donne, répondent à cette deſtination naturelle. Il me ſemble que c'eſt en écarter un enfant, que de le retenir dans la ſolitude, & de l'empêcher de prendre, dès ſes premieres années, les connoiſſances dont il doit faire un perpétuel uſage pendant le cours de ſa vie. Les préceptes de la Philoſophie ſont, à la vérité, de tous les tems & de tous les âges: mais comme on ne peut les regarder dans leur plus grande utilité, que comme des aides & des moyens de ſageſſe, c'eſt-à-dire, comme des regles qui doivent nous diriger & nous ſoutenir dans l'exercice de nos devoirs, il eſt clair que leur connoiſſance doit

doit être précédée, ou du moins toujours accompagnée de celle de ces mêmes devoirs : ſans quoi je ne vois point qu'elle puiſſe produire de fruit raiſonnable & aſſuré. Or les plus naturels & les plus indiſpenſables par conſéquent de tous nos devoirs ſont ceux de la ſociété ; & ce n'eſt point par de ſimples ſpéculations qu'on peut s'en inſtruire : ils forment proprement la ſcience du monde, qui ne s'apprend guere autrement que par la pratique. Ainſi la méthode la plus utile qu'on puiſſe choiſir pour l'Education des enfans, eſt de les faire entrer dans le train commun, en les mettant dans une école publique : non que cette voie n'ait peut-être auſſi ſes inconvéniens ; mais je les trouve légers, en les comparant avec le grand nombre & la ſolidité de ſes avantages.

Les premieres méthodes décident ordinairement de ce qu'on doit attendre d'un enfant pour toute sa vie, parce que les habitudes qu'elles servent à former, changent rarement lorsqu'elles ont acquis un certain degré de force, & sont peut-être proprement ce qui doit porter le nom de *Nature*.

Soit injustice ou raison, les jugemens du monde se forment toujours sur les premieres démarches.

On distingue au premier coup d'œil une personne qui a de la naissance & de l'Education.

Ce qui lie, ce qui tient captifs & comme endormis dans le cœur des hommes, les sentimens naturels de noblesse & d'honneur, c'est le dé-

faut d'Education ; & le défaut de Naissance entraîne ordinairement celui de l'Education ; l'opulence même n'y remédie pas toujours.

DE LA RELIGION.

La science de la Religion mérite seule notre estime & notre étude.

C'est prendre une mauvaise voie pour arriver à quelque chose de certain en matiere de Religion, que de chercher des démonstrations & des preuves. Les plus grands esprits ne sont pas communément les meilleurs chrétiens. La foi demande de la simplicité & de la soumission.

Je trouve dans le penchant des hommes à la soumission & à la dé-

pendance, un caractere marqué de la puiſſance d'un ſouverain Etre, qui les a fait tels qu'ils ſont, & qui les avertit par-là, non-ſeulement qu'ils ont un Auteur & un Maître; mais encore que c'eſt vers lui qu'ils doivent diriger leurs premiers reſpects & leurs principales adorations.

Les loix du Ciel ne ſont jamais équivoques lorſqu'elles ne s'accordent point avec l'opinion des hommes.

✗ Il n'y a ni paix du cœur ni véritable ſageſſe ſans la connoiſſance & la pratique de la Religion.

✗ Sans les ſaints devoirs de la Relion, ſans les principes qui forment l'honnête homme aux yeux de Dieu, toutes les autres connoiſſances ne ſor-

ment qu'une ſcience miſérable & inutile.

* Nos obligations ne ſont pas bornées à nous-mêmes, & avec la connoiſſance des vrais principes; la Religion en demande la pratique, qui conſiſte dans l'exercice de toutes les vertus.

A l'eſprit juſte & ſincere qui s'eſt perſuadé une fois de la néceſſité de la Religion, par ſa convenance avec l'idée que nous avons des droits du Créateur, & avec celle que notre propre cœur nous force de prendre de la nature humaine, le chemin eſt court juſqu'à la conviction de toutes les autres parties de la vérité auxquelles le parfait repos du cœur eſt attaché. La créance des myſteres, celle des points hiſtoriques, la ſou-

miſſion aux regles de mœurs & de diſcipline, ne ſont plus que des conſéquences qui ſortent d'elles-mêmes du principe.

On ne peut être honnête homme ſans avoir de la Religion.

Rien n'a tant de force pour ſoutenir un cœur & pour le rendre ſupérieur même à la fortune, que les idées de Religion.

La Religion n'apprend pas qu'il ſoit facile de vaincre les paſſions qu'elle condamne; mais elle offre à tous momens des ſecours qui peuvent aſſurer la victoire.

Le ſecours du Ciel n'eſt jamais refuſé quand on le demande; & il eſt toujours proportionné à nos pei-

nes & à nos besoins, & toujours supérieur à la tentation.

Les grands sacrifices doivent être le fruit d'une méditation tranquille. La raison & la grace n'aident guere à soutenir un parti violent, quand elles ne l'ont point inspiré.

N'allez point chercher les occasions, laissez-les naître. Il y a des dangers nécessaires pour une personne du monde; mais la Religion les diminue lorsqu'on la respecte assez pour ne s'y exposer qu'à regret: au lieu qu'ils sont toujours extrêmes lorsqu'on y court volontairement.

DE LA MORALE.

Tous les préceptes de la Morale ne sont pas de la même utilité; mais

comme ils tiennent tous l'un à l'autre, & qu'ils se rapportent tous à certains principes d'une importance & d'une nécessité reconnues; cette relation seule doit suffire pour les faire respecter. D'ailleurs ceux mêmes qui n'ont point une influence si immédiate sur les mœurs, en ont quelquefois sur le bon ordre de la société. On ne les nommera alors si l'on veut, que civils & économiques. Le nom n'y fait rien. Mais loin de devenir par-là moins respectables, il semble plutôt qu'ils acquierent un nouveau degré de considération, en passant, si j'ose parler ainsi, de l'usage particulier à l'usage public: car la nécessité de la Morale n'est qu'un intérêt personnel; & celle de la civilité, qui sert à l'entretien de la paix & du bon ordre, est en effet l'intérêt de tout le monde.

Il

Il y a peu de services aussi utiles au Public, que ceux qui contribuent à régler la Morale; parce que le fruit en est double, & que chacun tire presqu'autant d'avantage de la probité d'autrui que de la sienne.

De toutes les Religions connues, il n'y en a point d'assez dépravées pour autoriser la violation des principes naturels de la Morale.

DE LA VERTU.

La Vertu prend toujours la teinture du tempérament.

La Vertu n'est pas l'effort d'un moment : il faut qu'elle ait jetté de profondes racines dans un cœur, pour y produire des effets sur lesquels on puisse infailliblement compter.

Les peines diminuent & s'évanouiſſent peu à peu. Au contraire, la ſageſſe & la vertu croiſſent inceſſamment. Il ſemble par cette raiſon, qu'une ame ſage & vertueuſe ne ſauroit être long-tems malheureuſe. Elle a deux reſſources infaillibles: la nature des peines, qui eſt de s'affoiblir inſenſiblement d'elles-mêmes, & celle des remedes de la ſageſſe, dont la force & l'efficacité s'augmentent à tout moment.

Par quelle diſpoſition du Ciel les douceurs qui paroiſſent attachées à nos foibleſſes, ſont plus ſenſibles que celles de la Vertu ?

La Vertu la plus ferme a beſoin de ſecours; & un inſtant négligé entraîne quelquefois des ſuites irréparables.

Aimez toujours la Vertu, & ne vous défiez jamais ni de l'amour ni de la fortune.

Si les lumieres de l'eſprit ne défendent pas toujours un cœur contre le déſordre, elles peuvent être regardées du moins comme des reſſources dont il y a toujours quelque choſe à eſpérer pour le retour à la Vertu; parce que les paſſions les plus tumultueuſes ayant leurs intervalles de ralentiſſement & de ſilence, elles laiſſent quelquefois le tems à une raiſon droite & éclairée, d'appercevoir le précipice où elles conduiſent, & de s'armer par conſéquent d'une nouvelle force pour l'éviter ou pour en ſortir.

La ſincérité & la douceur qui accompagnent le langage de la Ver-

tu, ont plus de force que tous les raisonnemens pour se faire entendre.

Tel est le pouvoir de la Vertu, de se rendre redoutable au vice.

On ne trouve nulle part les vertus réunies avec les excès qui leur sont opposés.

La Vertu consistant, comme l'on dit, dans le milieu des vices, je ne sais s'il en faudroit donner le nom à celle qui ne se sauveroit d'une des deux extrêmités, que pour se précipiter dans l'autre.

Les Vertus sont un foible mérite aux yeux de ceux qui ne les possédent pas. Ceux-mêmes qui les estiment, ne les aiment point trop aus-

teres. Il faut qu'elles ſachent ſe prêter un peu à la foibleſſe & à la corruption des hommes.

DE LA PROBITÉ.

La Probité eſt la premiere de toutes les qualités de l'homme : ſans elle toutes les autres qualités ne ſont rien. Naiſſance, richeſſe, beauté, eſprit, ſcience ; avantages frivoles, s'ils ne ſont accompagnés de la vertu. Ce n'eſt pas là un point de Morale de ſimple ſpéculation, & qu'on puiſſe conteſter : c'eſt ſur cette maxime, généralement reçue de tout le monde, que ſe regle l'eſtime du Public. Quiconque eſt ſuſpect du côté de la Probité, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs, eſt sûrement mépriſé des hommes mêmes les plus corrompus. Quel triomphe pour la vertu !

Comment après cela se peut-il trouver des gens, qui ne cherchant qu'à briller dans le monde, & qu'à se faire considérer, se mettent peu en peine de passer pour vertueux ? peuvent-ils croire que, pour y réussir, la réputation de Probité soit indifférente, & qu'il suffise d'être noble ou riche, ou bien fait ou plein d'esprit, ou d'avoir du savoir & des talens ? La Probité étant une si grande perfection de l'homme, il semble qu'il devroit y avoir un orgueil extrême à être persuadé qu'on la possede, & une vanité ridicule à le dire. Un homme qui ne rougiroit point de déclarer qu'il est bien fait, qu'il a de l'esprit, qu'il a des talens, passeroit sûrement pour un fat. S'il se contentoit même de paroître persuadé qu'il a ces qualités, & de vouloir adroitement en persuader les autres, on le regarde-

roit toujours comme un homme plein de préſomption & de vanité. Choſe étrange ! il n'eſt pas permis à l'homme de s'appercevoir trop de ce qu'il y a de louable en lui, ni même de ſembler s'en appercevoir. Mais pourquoi la ſociété civile nous gêne-t-elle juſquà ce point ? eſt-ce parce qu'étant naturellement portés à nous flatter, on préſume que quiconque fait attention à ſes belles qualités, ne manque jamais de les enfler à ſes yeux ? il n'y a perſonne en effet qui n'ajoute une coudée à ſa ſtature. Jamais on ne ſe rend une juſtice exacte. Nos ſentimens les plus modérés ne ſont jamais au deſſous du peu que nous valons. Quoi qu'il en ſoit, nous ne voulons pas que notre prochain nous faſſe ſentir l'eſtime qu'il a pour lui-même ; nous croyons que c'eſt autant de rabattu ſur celle qu'il nous doit. Ainſi

c'eſt par une eſpece d'orgueil, que nous ne voulons pas que les autres ſoient orgueilleux. Voilà ce qui rend la modeſtie une vertu ſi néceſſaire, & ce qui a établi dans le monde, à cet égard, ce qu'on appelle *bienſéance*.

Mais revenons à la Probité. Il n'eſt point contraire à cette bienſéance de ſe piquer hautement d'en avoir. On eſt même obligé de le faire; & il n'y a point de modeſtie par rapport à cet objet. C'eſt pourtant, comme je l'ai dit, la premiere de toutes les perfections, & celle qui devroit nous inſpirer à meilleur titre des ſentimens de complaiſance. Mais les hommes nous paſſent une eſpece d'orgueil ſur ce point : voilà en apparence une des contradictions de la Morale. Mais une raiſon ſolide la juſtifie. La ſociété civile exige eſſentiel-

lement que tous les hommes ſoient gens de bien. Ils doivent donc tous l'être & s'en piquer ouvertement. Il ne leur eſt pas même permis de donner en cela le moindre ſoupçon, parce que le doute ſur ce point les rendroit inhabiles à la ſociété. En un mot, la Probité, qui eſt la premiere de toutes les perfections de l'homme, eſt en même tems une perfection eſſentielle, néceſſaire, fondamentale, & qu'on doit ſuppoſer ſi commune, qu'il ſoit impoſſible d'en tirer vanité. Il en eſt, en quelque ſorte, de la Probité comme du bon ſens. Tout homme peut, ſans craindre de paroître préſomptueux & vain, être perſuadé & dire qu'il eſt ſenſé, judicieux, raiſonnable. On tient compte même à la modeſtie d'un homme qui ne s'attribue que du ſens commun, quoique le ſens commun ne

ſoit pas une choſe auſſi commune qu'on le croiroit. Mais en général elle eſt ſenſée l'être, & ne marquer par conſéquent aucune diſtinction. L'eſprit au contraire, la naiſſance, la beauté nous diſtinguent de nos ſemblables. Or, c'eſt ſur cette diſtinction flatteuſe que nous devons fermer nos yeux & notre bouche, ſi nous voulons éviter le reproche d'orgueil & de fatuité, parce que ce ſeroit reprocher aux autres leur infériorité par rapport à nous.

Ce que je dis ici, tout le monde le ſait en gros; mais je ne crois pas qu'on l'ait encore clairement développé, comme je viens d'eſſayer de le faire. Je trouve plus de difficulté ſur un autre point. Il n'eſt pas permis de dire qu'on a beaucoup d'eſprit, & il eſt permis de

dire qu'on a beaucoup de mémoire. Pourquoi cette différence ? c'eſt, dit-on, qu'on peut tirer beaucoup de gloire de la ſupériorité de l'eſprit, & fort peu de l'excellence de la mémoire. Mais cette raiſon ſuffit elle ? j'avoue qu'un eſprit délicat, élevé, pénétrant, eſt fort au deſſus d'une bonne mémoire. Mais cette derniere qualité n'eſt-elle pas au deſſus de pluſieurs autres, dont il eſt néanmoins défendu de ſe glorifier ? il eſt plus utile & plus glorieux d'exceller par cet endroit, que d'être beau & bien fait ; & aux yeux de la raiſon une mémoire rare eſt, après les qualités de l'eſprit, la plus eſtimable de toutes celles que l'homme puiſſe poſſéder, & ſans comparaiſon fort au deſſus de la naiſſance & de la beauté. Pourquoi donc eſt-il établi qu'on peut s'en piquer ſans paſſer

pour vains? en voici la raiſon, ce me ſemble.

Les hommes regardent l'excellence de la mémoire comme un avantage réel, comme un don utile de la nature, comme une choſe même quelquefois digne d'admiration. Mais, malgré cela, ils ne portent point envie à ceux qui ont eu ce dernier en partage; ils regardent cette qualité comme celle d'une bonne vue, ou d'une grande force de corps. Cela n'exige ni reſpects ni égards. La naiſſance au contraire & la beauté, & à plus forte raiſon l'eſprit, ſubjuguent les autres hommes & les rabaiſſent. Ces qualités leur font ſentir ou leur roture, ou leur laideur, ou leur bêtiſe. Il eſt donc odieux, non de les avoir (car les perfections ne ſont jamais odieuſes), mais de faire

ſavoir aux autres qu'on les a & qu'on s'en glorifie.

D'ailleurs, il eſt ordinaire de voir les perſonnes d'un rang diſtingué, d'une beauté rare, ou d'un eſprit ſupérieur s'élever au deſſus des autres. On hait donc ceux qui, ayant ces qualités, y mettent leur complaiſance, & nous font ſentir trop ouvertement qu'ils les poſſédent; parce qu'on s'imagine qu'ils ne peuvent faire attention à ces qualités & les reconnoître en eux-mêmes, ſans que ce ſentiment ſoit accompagné de mépris pour tous les autres. Au contraire, on n'eſt pas plus accoutumé à voir les gens s'en faire accroire pour leur excellente mémoire, que pour leur bonne vue ou leur robuſte tempérament. Voilà pourquoi un homme, ſans paſſer pour

vain, peut se vanter d'avoir une très-heureuse mémoire.

Il faut observer néanmoins, que si cet homme s'en faisoit manifestement accroire pour ce talent, & qu'il s'en fit un titre pour s'estimer beaucoup, il seroit alors un homme ridicule, parce qu'il n'apprécieroit pas, comme il le doit, ce don de la nature, & qu'il en abuseroit pour s'énorgueillir. Mais cela n'arrive point, parce que tout homme, un peu judicieux, sent qu'il y a des qualités qui ne sont que de purs avantages de la nature, qui n'humilient personne, & qui ne flattent par conséquent que médiocrement l'amour propre; parce qu'enfin ces qualités ne sont pas dans le monde sur le pied de ce qui fait beaucoup d'honneur.

Cela ſuppoſé, on peut faire une autre queſtion. Puiſqu'il eſt permis de dire, ſans bleſſer la modeſtie, qu'on a une fort bonne mémoire, pourquoi un homme, qui a beaucoup étudié, ne pourra-t-il pas dire auſſi ſans façon qu'il eſt très-ſavant? c'eſt néanmoins ce que la modeſtie ne permet point de dire, quoique l'érudition ne ſoit autre choſe que la mémoire chargée de mots & de faits. Voici, je crois, la différence. Le ſavoir lorſqu'il eſt à un certain degré, humilie toujours la plus grande partie des hommes qui ſont ignorans, & qui ne peuvent s'empêcher d'avoir un peu de honte de leur ignorance (*turpe eſt neſcire*), parce qu'il n'a tenu qu'à eux d'apprendre, & qu'ils ne l'ont point fait. Or, notre orgueil ne ſouffre pas volontiers qu'on nous rabaiſſe ouvertement.

Ainſi un homme qui ſe donne hautement pour ſavant, bleſſe la bienſéance, parce qu'il ſemble par-là inſulter le plus grand nombre qui ne l'eſt point. Contentez-vous donc de paroître ſavant, ſi vous l'êtes en effet ; vous ſerez eſtimé, parce que le ſavoir eſt une perfection d'autant plus eſtimable, que vous la devez au ſoin que vous avez eu de l'acquérir, & qu'elle eſt le fruit de votre travail & de vos veilles. Mais ne vous en glorifiez pas. Les hommes veulent bien eſtimer dans les autres ce qui eſt digne d'eſtime, mais ils ne peuvent ſouffrir que celui qui poſſede ce qu'ils eſtiment, s'eſtime lui-même.

Au reſte, on peut dire en général que l'eſſentiel eſt de ſe rendre une exacte juſtice à ſoi-même ; ce qui n'arrive preſque jamais, lorſqu'on croit

croit posséder quelque chose capable de nous faire honneur. Si un homme qui a réellement de l'esprit étoit assez fat pour dire qu'il en a, on ne manqueroit pas de croire qu'il s'en donne beaucoup plus qu'il n'en a en effet. Le préjugé est toujours pour l'exagération intérieure de celui qui fait attention à son mérite, & qui en parle. Si cependant on étoit bien convaincu que cet homme ne se flattât point, & que l'idée qu'il a de ces qualités fût juste & exacte, je crois qu'alors il pourroit parler de lui-même en bonne part, sans risquer d'être soupçonné d'orgeuil & de présomption.

DE LA SAGESSE.

Quoique la Sagesse soit toujours la même, elle prend différentes for-

mes dans les divers états de la vie.

La vraie Sageſſe eſt celle qui conduit au terme par les voies les plus courtes.

Dans les eſprits bien diſpoſés, la Sageſſe la plus ſolide & la plus conſtante eſt quelquefois le fruit des plus grandes fautes. On n'en goûte que mieux la vertu & le devoir, lorſqu'on y revient après s'en être écarté.

DES HOMMES.

Les Hommes ne forment point de deſſeins qui ne ſoient ſujets à changer, ni de réſolutions qui ne puiſſent être ébranlées.

Le vrai caractere des Hommes eſt de rabaiſſer ce qu'ils admirent, &

de chercher des défauts dans ce qu'ils eſtiment.

Il y a peu d'occaſions où l'on puiſſe prendre confiance aux diſcours & aux actions des Hommes, puiſqu'ils ſont ſi naturellement perfides, qu'ils trompent ſans intérêt même & ſans motif.

L'Homme eſt toujours trop foible quand il s'expoſe volontairement au danger.

DES FEMMES.

Le cœur des Femmes eſt capable de toutes ſortes d'impreſſions, & leurs foibleſſes & leurs vertus dépendent preſque toujours de la maniere dont on a l'art de leur préſenter les objets.

Une Femme n'eſt plus maîtreſſe d'elle-même, lorſqu'elle s'abandonne à la crainte.

La vanité n'abandonne point une Femme juſque dans les plus ſaints exercices de la Religion.

On prétend fort injuſtement que les Femmes ne ſont point capables de s'appliquer & d'approfondir. Voyez-les occupées à ſe parer. Perdent-elles un moment de vue leur objet ? Y emploient-elles moins de tems & de ſoins qu'il n'eſt néceſſaire ? N'épuiſent-elles pas tous les rapports & toutes les proportions ? Combien n'en trouveroit-on pas qui ſe laiſſeroient tuer, comme *Archimede*, ſans ſentir le coup, lorſqu'elles ſont attentives à quelque nouveau problême de toilette, & qu'elles em-

ploient toutes les méthodes pour les réduire en pratique? × × ×

Je juge de toutes les Femmes par moi-même (disoit une personne du sexe engagée dans une malheureuse passion). Nos premiers mouvemens nous portent à la tendresse: cette disposition naît avec nous, elle ne nous quitte jamais; & s'il se trouve quelques Femmes qui meurent sages, il faut qu'elles aient combattu pendant toute leur vie. L'éducation qu'on nous donne, & la molesse dans laquelle on nous éleve, contribuent à fortifier ce premier penchant. J'ai fait cent réflexions sur la nature de mon esprit, & sur celle de mon corps: je suis foible & tendre, voilà ce que j'ai apporté en naissant; mais les lectures, les spectacles, les conversations m'ont rendue folle, voilà

ce que je dois à la maniere dont j'ai été élevée. x x x x x x x x x x x

Tel eſt le caractere de la plûpart des belles Femmes, ſur-tout de celles qui ont moins de raiſon & de vertu que de beauté. Leurs charmes, ces précieux dons du Ciel, leur deviennent plus funeſtes qu'aux malheureux amans qu'elles mettent dans leurs fers; toute leur vie ſe paſſe dans les agitations que leur cauſe le deſir de plaire, ou le chagrin amer de ſe voir négligées. La paſſion la plus déréglée de leurs amans ne les expoſe pas à plus de viciſſitudes que leur propre légereté. Mais s'il arrive avec cela qu'elles aient reçu de la nature un cœur tendre, c'eſt le comble de l'infortune pour elles, parce qu'elles ſont alors tout enſemble la victime de leur propre foi-

bleſſe, & le jouet des idoles de leur cœur. Elles ont deux guides aveugles & bizarres, leur propre paſſion & celle des objets qu'elles chériſſent. L'Amour qui eſt toujours un tyran cruel les traite en eſclaves, en même tems qu'il les fait ſervir à étendre ſon pouvoir, & qu'il les emploie comme ſes Miniſtres.

Une Femme eſt-elle maîtreſſe d'elle-même, quand elle eſt ſans ceſſe avec un homme qu'elle a rendu le maître de ſon cœur? ſa réſiſtance ne ſert qu'à irriter ſes propres deſirs.

Les impreſſions du plaiſir ſont toujours dominantes; & qui connoît aſſez le caractere & le tempérament d'une Femme, pour lui préſenter continuellement ce qui eſt capable de lui plaire, a trouvé le chemin infaillible de ſon cœur.

Dans un corps matériel où tout dépend d'un méchaniſme qui n'a point de regles abſolument certaines, & dont les différens mouvemens forment néanmoins ce qu'on nomme les *paſſions*, il ne me paroît pas ſurprenant que l'inclination au vice ou à la vertu puiſſe être ſujette à beaucoup de variété & d'altération; mais ce que j'admire, c'eſt que les Femmes aient trouvé l'art d'envelopper leurs inclinations les plus oppoſées ſous des apparences qui ſe reſſemblent toujours; de ſorte que rien ne puiſſe nous aider à percer ce voile impoſant, qui donne à leurs penchans les plus déréglés le même dehors qu'à leurs vertus.

Où eſt l'homme ſage qui réſiſtera aux artifices & aux inſinuations d'une Femme ſans vertu, qui ſe fait une

une étude de le ſéduire ? ſexe dangereux & capable de tous les excès, lorſqu'il s'écarte une fois de la pudeur & de la modeſtie !

Dans l'eſprit d'une coquette artificieuſe, la ſeule envie de s'amuſer d'une aventure ridicule, eſt un motif capable de lui faire oublier toutes les bienſéances.

Il y a peu de Femmes qui s'arment de fierté contre les ſoupirs d'un grand Roi.

Le Monde pardonne à une Femme certaines foibleſſes qui paroiſſent ennoblies par leur cauſe. L'honneur d'être aimé d'un grand Roi, balance, en quelque ſorte, la perte de la vertu Mais hors de cette extrême élévation, qui flatte l'orgueil juſ-

qu'au point de changer ainſi nos idées, on s'accorde à regarder d'un certain œil toutes les Femmes qui oublient leur devoir par le tranſport d'une paſſion aveugle.

Telles ſont les idées de la plûpart des jeunes gens : ils s'imaginent que leur honneur eſt intéreſſé à ne refuſer rien aux Femmes. De-là, ce nombre infini de fautes dans leſquelles ils ſe précipitent par un excès de conſidération pour elles. Je ne condamne point une complaiſance raiſonnable que leurs charmes s'attirent naturellement, & dont on ne peut ſe diſpenſer ſans brutalité ; mais de ſe porter aveuglément à tout ce qu'une Femme deſire, par la ſeule raiſon qu'elle eſt d'un ſexe aimable auquel on craint de déplaire, c'eſt une foibleſſe qui déshonore le nôtre.

Il y a des manieres de refuſer qui ſont perdre au refus ce qu'il a de dur & d'offenſant par lui-même : la politeſſe conſiſte proprement dans l'art d'accorder ou de refuſer avec grace ; car, dans la ſociété humaine, tous les diſcours & toutes les actions ſe réduiſent preſque à ces deux choſes. La plûpart ſe trompent dans l'idée qu'ils ſe forment d'un homme poli. Ils donnent le nom de *politeſſe* à la bonne grace des actions, & à la diſpoſition extérieure du corps & des manieres : c'eſt une erreur. L'eſſence de la politeſſe conſiſte dans le ſentiment de l'ame, & dans les termes par leſquels il s'exprime. Un paralytique peut être ſouverainement poli, tandis qu'un Maître à danſer ne ſera qu'un homme groſſier & brutal.

Ce n'eſt jamais la force de la rai-

ſon qui portera une Femme à ſe condamner elle-même, & à changer d'idées ou de conduite. La vanité & l'amour propre, qui veillent ſans ceſſe à l'entrée de ſon eſprit, repouſſent toutes les lumieres qui les bleſſent; mais avec un peu d'adreſſe pour gagner ces deux gardes, on parvient à s'en faire écouter; & l'on ne manque guere de les gagner tout-à-fait par les voies tendres de la douceur & de la complaiſance.

Belle ou laide, une Femme mérite toujours le reſpect des hommes, à pluſieurs titres. Il eſt vrai que c'eſt le propre de la beauté d'exciter la tendreſſe & l'amour, le propre de l'eſprit de faire naître l'eſtime & l'admiration; mais il ne s'enſuit pas que la laideur doive produire le mépris & la haine. Elle n'eſt que la pri-

vation d'une choſe qu'il n'eſt au pouvoir de perſonne de ſe donner ; & ſi l'on ſuppoſoit que la privation, même involontaire, d'un bien fût toujours un mal réel, ce ne ſeroit ni la haine ni le mépris, c'eſt la compaſſion qu'il devroit inſpirer. Ce ſentiment eſt d'autant plus juſte à l'égard des Femmes laides, qu'elles ne ſentent elles-mêmes que trop vivement leur diſgrace, & qu'elles en ſouffrent aſſurément plus que perſonne ; ſur-tout lorſqu'étant aſſez tendres pour ſouhaiter de mettre les ſentimens de leur cœur en exercice, il arrive que, faute d'attraits, elles ne trouvent point de cœur qui veuille y répondre.

Si l'on joint le motif de la charité, qui eſt toujours le bien d'autrui, avec la proportion de ce qu'on doit

au plus foible, on conclura que les Femmes, par une infinité de raisons qui sont propres à leur sexe, ont un droit particulier à cette espece d'égards qu'on nomme *politesse*, & que par conséquent c'est manquer, en quelque sorte, doublement au précepte, que de négliger de les leur rendre.

Il en coûte quelque chose à une personne du sexe, lorsqu'elle fait certaines avances; & c'est toujours le devoir d'un honnête homme d'y répondre du moins avec civilité.

Ce n'est point un honnête homme que celui qui veut devoir ses droits sur le cœur d'une Femme à la force ou à l'artifice.

Les hommes sont étranges dans le

jugement qu'ils portent des Femmes. Leur plaiſent-elles par la beauté ? ils s'aveuglent ſur tous leurs vices, juſqu'à les reconnoître pour des perfections & des vertus. La laideur, au contraire, les fait paſſer à l'autre extrêmité.

Nos attachemens décident preſque toujours du fonds de notre conduite, ſur-tout ceux des Femmes, parce qu'elles trouvent rarement aſſez de force dans elles-mêmes pour marcher ſans guide dans le chemin du vice ou de la vertu.

Dans l'opinion du monde, l'honneur d'une Femme dépend moins du fonds que des apparences, c'eſt-à-dire, beaucoup moins de la vertu, que du fantôme qui s'en attire le nom.

Avec des inclinations ſimples & innocentes, on a peine à concevoir que le goût de la vertu puiſſe s'éteindre dans le cœur d'une Femme bien née.

Je n'imagine rien de ſi affreux, que la condition d'une Femme aimable, lorſqu'étant foible par le cœur, elle ſent en même tems la néceſſité des loix qui l'obligent à ſe contraindre. Quel horrible état que d'avoir ſans ceſſe de la violence à ſe faire, pour dérober aux yeux d'autrui ce qu'on ſe plaît à nourrir délicieuſement dans ſoi-même!

DES DAMES FRANÇOISES.

Le caractere des Dames Françoiſes eſt un compoſé de tous les extrêmes. Elles ne ſont indifférentes à l'é-

gard de rien. Il faut qu'elles mépriſent ou qu'elles eſtiment, qu'elles raillent ou qu'elles approuvent, qu'elles aiment ou qu'elles haïſſent. Elles ſont impitoyables pour le ridicule, & les plus clairvoyantes du monde à le découvrir dans les perſonnes pour leſquelles leur cœur n'eſt pas prévenu. Elles ont beſoin de toute la politeſſe qui eſt comme naturelle à leur Nation, pour vaincre la démangeaiſon qu'elles ont de rire, de railler & de ſe répandre en bons mots, qui n'en ſont que plus piquans lorſqu'ils ſortent d'une bouche pleine de charmes. Tout au contraire, leur cœur ſe déclare-t-il pour quelqu'un? elles portent l'indulgence & la bonté juſqu'à l'aveuglement. Tout ſe change en perfections & en vertus dans ce qu'elles aiment. Elles ſont tendres & paſſionnées, elles

louent, elles approuvent, elles admirent ; enfin leur esprit reçoit toujours la loi de leur cœur ; & leur cœur n'est jamais modéré dans ses sentimens.

Pourquoi chercher des Femmes en Circassie, où l'on doit juger que leur éducation, leur langage, leurs manieres n'ont aucune ressemblance avec nos usages? Est-ce donc la beauté seule qui touche le cœur ; & quand cette région en seroit l'unique source, quel commerce pour un homme de bon goût, que celui d'un tas de Circassiennes, mal-propres peut-être, avec lesquelles il seroit condamné à vivre ? Il me semble au contraire, que pour voyager en Circassie, & n'y pas vivre sans Femme, la plus utile provision seroit une jolie Françoise pour compagne.

DES FILLES.

Je n'approuve point ces farouches maximes, qui font craindre à une Fille la vue d'un homme aimable, & qui augmentent le péril en apprenant trop à s'en défier. Il faut tôt ou tard que le cœur aime quelque choſe; & ce n'eſt pas un penchant ſi invincible que la ſageſſe eſt obligée de combattre. Mais il faut qu'elle l'éclaire, pour ne lui pas laiſſer prendre un cours aveugle, & qu'elle ſonge en même tems à ſe fortifier aſſez pour l'arrêter toujours à ſes juſtes bornes. On s'accoutume, par ces principes, non ſeulement à ne pas ſe faire une peine des mouvemens indélibérés de ſon cœur, mais à ne jamais s'y livrer témérairement; & il y a plus de fonds à faire ſur cette

ſorte de vertu, que ſur toutes les grimaces affectées auxquelles on en donne le nom.

Les coquettes ont fait un art de la galanterie; mais il faut de l'uſage pour en ſavoir les principes; ils ne ſont guere connus d'une jeune perſonne qui eſt éloignée du commerce du monde, & qui ne prend point d'autres ſentimens que ceux que la Nature lui inſpire.

Un regard, une marque de ſurpriſe, une raillerie douce même & innocente touche une Fille vertueuſe, qui ſe trouve dans un certain état, auquel on lui fait connoître qu'on ne s'eſt point attendu.

Une Fille doit être en garde contre les foibleſſes de ſon cœur.

Un jeune homme ſe flatte ſur les moindres apparences. Il explique tout en ſa faveur. Une jeune Fille, qui eſt encore ſans précaution, parce qu'elle eſt ſans expérience, donne quelquefois ſur elle des avantages qu'elle ignore. L'ingénuité ne penſe à rien ; & l'amour propre dans les hommes ſe figure tout ce qu'il deſire.

Il eſt impoſſible qu'un honnête homme eſtime une Fille ſans pudeur & ſans retenue.

Les deux premiers avantages de la vie humaine étant l'opulence & la nobleſſe du ſang, ils doivent chercher naturellement à s'unir ; & je n'entends pas ce qu'on nomme *diſproportion* dans un mariage, lorſque d'une part on y met un nom

illuſtre qui l'éleve, & de l'autre une groſſe fortune qui ſert à le ſoutenir.

DES PASSIONS.

De quoi les Paſſions ne nous rendent-elles pas capables, lorſque nous leur abandonnons l'empire de notre cœur.

Les douceurs attachées au devoir ſont d'un tout autre prix que les tranſports déréglés des Paſſions.

La grandeur de l'ame ſuppoſe de grandes Paſſions ; l'importance eſt de les tourner à la vertu.

L'imprudence eſt le fruit ordinaire des grandes Paſſions.

Les plus juſtes plaintes paſſent pour autant de prétextes & d'artifices, lorſqu'on ne cherche à ſecouer un joug incommode, que pour ſatisfaire une Paſſion violente.

Une Paſſion ardente dans un homme violent peut le porter à bien des excès que ſa raiſon condamne ſans avoir la force de les arrêter.

Une Paſſion violente cede quelquefois la place à la raiſon, qui redevient plus forte qu'elle, après lui avoir été ſacrifiée.

Un effet bizarre des Paſſions violentes, eſt de ne trouver rien d'important que ce qui ſe rapporte à elles.

Une Paſſion violente eſt capable

d'altérer, par intervalles, les meilleurs caracteres.

Quelles ſont les Paſſions dont on puiſſe attendre autre choſe que des folies ou des crimes ?

La victoire ſur les plus fortes Paſſions coûte moins aux honnêtes gens, quand c'eſt à l'honneur & à la vertu qu'ils croient faire ce ſacrifice.

Que les réſolutions humaines ſoient ſujettes à changer, c'eſt ce qui ne peut cauſer d'étonnement : une Paſſion les fait naître, une autre Paſſion peut les détruire.

Le commun des hommes n'eſt ſenſible qu'à cinq ou ſix Paſſions, dans le cercle deſquelles leur vie ſe paſſe, & où toutes leurs agitations ſe réduiſent

ſent. Otez-leur l'amour & la haine, le plaiſir & la douleur, l'eſpérance & la crainte, ils ne ſentent plus rien. Mais les perſonnes d'un certain caractere peuvent être remuées de mille façons différentes; il ſemble qu'elles aient plus de cinq ſens, & qu'elles puiſſent recevoir des idées & des ſenſations qui paſſent les bornes ordinaires de la Nature. Et comme elles ont un ſentiment de cette grandeur d'ame qui les éleve au deſſus du vulgaire, il n'y a rien dont elles ſoient plus jalouſes. De-là vient qu'elles ſouffrent ſi impatiemment le mépris & la riſée, & que la honte eſt une de leurs Paſſions les plus violentes.

On peut être remué tout à la fois par diverſes Paſſions, dans un degré preſque égal de violence.

CURD-INST

Toutes les Passions sont à-peu-près de la même force dans le même caractere ; & celui qui est capable de s'oublier dans la colere, ne doit pas faire attendre plus de modération dans ses transports d'amour.

Il ne faut point d'art ni d'étude pour savoir aimer ; mais on en a besoin continuellement pour régler une Passion violente, quand on veut se contenir dans les bornes de la bienséance & de l'honneur.

C'est une Passion bien parfaite, que celle qui ne craindroit point l'examen d'un pere ; & qui demeure néanmoins si respectueuse & si timide, qu'elle n'ose même se découvrir à l'objet qui l'a fait naître.

X Les Passions sont humiliantes ju-

que dans l'exemple d'autrui ; puiſqu'en faiſant connoître à quel excès d'aveuglement la chaleur du ſang eſt capable de nous porter, elles doivent nous tenir dans une défiance continuelle des forces que l'orgueil nous fait attribuer à la raiſon.

Tous les goûts naturels, ſans en excepter celui de l'honneur, ſont moins des vertus que des Paſſions, lorſqu'ils ne ſont pas réglés & fortifiés par les grands principes du devoir moral & de la Religion. Une ſimple Paſſion (je nomme ainſi tous les mouvemens naturels du cœur) de quelque force qu'on puiſſe la ſuppoſer, tiendra peu contre une Paſſion plus forte. La victoire dépend du degré ; & cet aſcendant de force qui rend la déciſion infaillible, vient preſque toujours des circonſtances pré-

ſentes, dont l'action remplit l'ame, impoſe à la Paſſion rivale, & lui ôte le pouvoir de ſe faire entendre.

Le cœur des Grands n'a proprement qu'une Paſſion, dont toutes les autres ſuivent la loi, & à laquelle elles ſont ordinairement ſacrifiées : c'eſt l'intérêt préſent, quelqu'en ſoit l'objet ; il leur fait oublier tout ce qui leur paroît éloigné.

Les Grands ne connoiſſent point l'effet des Paſſions violentes. Soit que la facilité qu'ils ont à les ſatisfaire les empêche d'en reſſentir jamais toute la force, ſoit que leur diſſipation continuelle ſerve bientôt à l'adoucir, ils ignorent ces tempêtes de l'ame, qui ébranlent la raiſon juſque dans ſes fondemens, & qui agiſſent quelquefois ſur le corps avec plus de fu-

rie que tous les maux extérieurs auxquels on attribue les plus redoutables effets.

On ne peut connoître les grands Passions que par l'expérience. Sans cette clef, l'on n'entre jamais parfaitement dans la science du cœur humain, qui ne consiste que dans la connoissance de leurs effets. Comment concevoir avec un cœur tranquille, qu'il y ait des mouvemens capables de faire oublier des devoirs qu'on aime & qu'on ne viole pas même sans remords ?

Les mouvemens les plus réglés de la Nature sont difficiles à gouverner. Que n'en doit-il pas coûter par conséquent pour prendre un parfait empire sur les Passions ?

La Nature a mis dans les deux sexes une violente inclination l'un pour l'autre. Ce penchant général est quelquefois déterminé par des causes qui sont inconnues à ceux mêmes qui en ressentent l'effet. Les uns sont touchés par la beauté, d'autres par l'esprit, par la bonne grace, par le son de la voix, par un coup d'œil, par un sourire; d'autres enfin, par quelque chose de tout cela, qui se fait sentir bien souvent, sans qu'on puisse en démêler la cause, pour s'en rendre raison à soi-même. De la maniere dont nous sommes faits, il ne faut point espérer que nous puissions toujours être insensibles à ces premiers mouvemens; ils préviennent ordinairement la raison: mais il est certain que nous sommes toujours assez forts pour en arrêter le progrès.

X La sagesse veut alors qu'on examine

ſi la Religion & l'honneur ne trouvent rien qui les bleſſe dans ces commencemens d'affection. On ne riſque rien quand on ſe détermine après un tel examen. Les Paſſions qui ont une ſi belle ſource, conſervent ordinairement la nobleſſe & la pureté de leur origine. Au contraire, ſi l'on ſe laiſſe entraîner par un aveugle penchant, il n'y a point d'excès où l'on ne puiſſe tomber ſans les avoir prévus; & ce qui eſt encore plus malheureux, c'eſt que les Paſſions déréglées ſe fortifiant plus vîte qu'on ne peut ſe l'imaginer, il devient preſque impoſſible de les vaincre, lors même qu'on apperçoit le précipice où elles ont conduit.

DE L'AMOUR.

Un juſte penchant anime les deux ſexes l'un pour l'autre ; il eſt établi pour la douceur autant que pour la conſervation de la ſociété, & les atteintes du ſort ou de la malignité des hommes qui peuvent en troubler les charmes, ne doivent point être reprochées à la Nature.

Les droits de la Nature étant les premiers de tous les droits, rien n'eſt aſſez fort pour preſcrire contre eux ; l'Amour en eſt un des plus ſacrés, puiſqu'il eſt comme l'ame de tout ce qui ſubſiſte. Ainſi tout ce que la raiſon ou l'ordre établi parmi les hommes peuvent faire contre lui, c'eſt d'en interdire certains effets, ſans pouvoir jamais le condamner dans ſa ſource.

L'Amour

L'Amour eſt une charmante paſſion ; c'eſt une paſſion innocente, du moins par rapport à ceux qui n'ont point cherché à la faire naître, & qui ont vécu avec aſſez de vertu, pour n'avoir rien dans le cœur qui puiſſe venir d'une mauvaiſe ſource. Mais c'eſt une paſſion dangereuſe, qui a beſoin d'un frein continuel ; ſi elle manque d'être ainſi retenue, elle endort la vertu peu à peu, lors-même qu'elle eſt en bonne intelligence avec elle, & elle la trahit & la ruine à la fin.

On ne connoît la force de l'Amour qu'au moment qu'on l'éprouve.

Ce n'eſt point par les yeux d'autrui que le cœur ſe détermine.

Les ouvertures de cœur, les communications de sentimens, l'air mystérieux de confiance, sont autant de symptomes qui appartiennent à l'Amour, & qui ne manquent guere d'en être la cause, quand ils n'en sont pas l'effet.

On trouve la fatale passion de l'Amour trop belle & trop flatteuse, quand on la considere de loin. Elle ne promet rien qui n'excite des desirs, & qui ne fasse naître des espérances de bonheur; mais quand on en vient à l'expérience, & qu'après avoir mis en ligne de compte les tourmens & les chagrins qu'elle fait sentir, on vient après cela à compter ses plaisirs; on en trouve quelquefois si peu, qu'on se détrompe sans peine de la fausse opinion qu'on s'en étoit formée.

De quelque sageſſe qu'on ſe pique, on ne ſe défend guere contre l'Amour, quand on croit avoir trouvé le moyen de le juſtifier.

L'Amour ne nous rend point criminels, lorſque l'objet eſt légitime, & qu'il ne fait point négliger ce que nous devons au Créateur.

Un honnête homme eſt peu touché de ſe voir aimé, s'il ne l'eſt point par les endroits par leſquels il ſent qu'il peut mériter quelque eſtime. Je vous pardonnerai de vous attacher à une femme, quand vous en aurez trouvé une qui ſache aimer en vous l'eſprit, l'honneur, la Religion, & les autres qualités que vous devez vous efforcer d'acquérir. Il ſeroit impoſſible qu'elle les aimât ſans les poſſéder, & par conſéquent ſans être elle-mê-

me infiniment aimable. C'eſt alors qu'on s'aimeroit avec pureté, avec déſintéreſſement, avec tendreſſe, j'ajoute auſſi avec conſtance; car l'Amour ne dure pas plus long-tems que ce qui l'a fait naître; & c'eſt la vertu ſeule qui peut le faire durer toujours.

Je pardonne à une ame commune de chercher ſa félicité dans les plaiſirs de l'Amour; ils l'élevent en quelque ſorte au deſſus de ſa portée, en lui ouvrant les ſources de joie, auxquelles elle n'avoit rien trouvé d'égal dans ſa baſſeſſe naturelle; mais une grande ame ſe ravale & s'avilit par les paſſions amoureuſes. Elle eſt faite pour une eſpece de plaiſirs plus délicats. Sa félicité eſt d'un autre ordre. Elle la trouve en elle-même par ſes réflexions, par ſon goût pour la vérité, l'honneur, la bonté & la

juſtice ; pourquoi en chercheroit-elle une moins digne d'elle au dehors? Elle ſent qu'elle peut s'en aſſurer la durée ; pourquoi la feroit-elle dépendre d'une choſe auſſi fragile que la beauté des femmes, ou auſſi légere que leur humeur, qui eſt encore plus ſujette à changer que leur beauté ? Non, il ne ſauroit y avoir de vraie grandeur d'ame dans un eſclave de l'Amour : une tendreſſe exceſſive ſemble exclure la fermeté ; les flatteries & les careſſes amolliſſent le courage ; les jalouſies, les inquiétudes troublent la ſérénité de l'eſprit ; le ſoin de plaire détruit l'attention néceſſaire aux entrepriſes importantes ; enfin le goût du plaiſir des ſens eſt oppoſé directement à celui de la vérité, & tôt ou tard il entraîne après ſoi la ruine même de la vertu.

L'aveuglement de l'Amour conſiſte préciſément dans cette malheureſe obſtination qui lui fait tout expliquer en ſa faveur.

Un cœur qui combat pour ſon devoir & qui ſouffre mortellement de cette violence, ne ſaiſit quelquefois que trop avidement tout ce qui lui paroît propre à juſtifier ſes foibleſſes.

L'Amour eſt plus fort que l'abondance, plus fort que les tréſors & les richeſſes; mais il a beſoin de leurs ſecours; & rien n'eſt plus déſeſpérant pour un Amant délicat, que de ſe voir ramené par-là, malgré lui, à la groſſiéreté des ames les plus baſſes.

Le goût des plaiſirs de l'Amour ſe

réveille aisément dans un cœur sensible.

Un Amant se flatte toujours dans ses desirs.

Il est aisé de flatter un cœur tendre par le retour des plus simples espérances.

Des peines causées par la fidélité & la tendresse, méritent le nom du *plus charmant bonheur*.

L'Amour ferme toutes les plaies, & fait faire tout oublier.

Rien n'est plus capable d'inspirer du courage à une femme, que l'intrépidité d'un homme qu'elle aime.

Le souverain bien d'un Amant

eſt la préſence de ce qu'il aime. Il n'y a point de repos pour un cœur, loin de l'objet dans lequel il vit & il reſpire; ſans la douceur du moins de le voir, ſans un ſoulagement ſi néceſſaire, la vie eſt une langueur, l'ennui un poiſon, l'impatience un martyre.

L'abſence peut ſervir à faire trouver de nouvelles douceurs à ſe revoir. Faits comme nous ſommes, nous avons beſoin quelquefois de ce préſervatif contre le refroidiſſement de l'Amour. Le fonds des ſentimens ne s'éteint jamais dans un cœur naturellement tendre & conſtant; mais la familiarité avec ce qu'on aime, & l'habitude continuelle de ſe voir, fait perdre tôt ou tard à l'Amour quelque choſe de ſa vivacité. Un peu d'art l'empêche de s'endormir; & ce ſe-

cours, qu'un homme qui penſe peut tirer de ſon eſprit pour nourrir ſes ſentimens, le rend plus capable que le commun des hommes, d'une paſſion forte & durable.

Il y a de la contradiction qu'on puiſſe perdre ſans regret ce que l'on aime avec la paſſion la plus tendre & la plus parfaite: ſi ce qu'on aime ſi parfaitement, on le perd par la plus cruelle de toutes les morts, ou par la plus noire perfidie, quel pouvoir arrêtera les tranſports & les larmes que ces redoutables coups doivent néceſſairement exciter? L'action d'un feu dévorant n'eſt pas plus prompte, ni plus infaillible.

Se former de fortes chaînes, c'eſt ſe préparer de cuiſantes douleurs, lorſqu'elles viennent à ſe rompre.

Il n'eſt pas naturel qu'on puiſſe paſſer tout d'un coup de l'Amour à la haine.

Il ne faut qu'un moment à l'Amour pour répandre ſon poiſon.

Le déſeſpoir eſt la ruine de l'Amour.

Il n'y a point d'excès, où l'Amour irrité ne puiſſe ſe porter.

L'Amour eſt une paſſion, dont on ne connoît jamais les bornes.

A quelque excès qu'on s'imagine avoir porté l'Amour, cette paſſion eſt ſans ceſſe capable d'accroiſſement.

La confiance une fois éteinte, l'A-

mour le plus ardent eſt le plus prompt à ſe changer en fureur, & à cauſer tous les effets de la haine.

L'Amour eſt non-ſeulement une paſſion violente ; mais elle s'empare de l'imagination auſſi ſouverainement que du cœur ; &, étendant ſa tyrannie ſur le corps & ſur l'ame, elle trouble tout à la fois le ſang & la raiſon.

Etrange effet de l'Amour ! qui rend le cœur capable d'embraſſer aveuglément ce qui eſt le plus contraire à ſes propres deſirs.

Regarderoit-on l'Amour & la jalouſie comme des paſſions dangereuſes, ſi elles n'étoient capables de changer les meilleures inclinations, & de les porter quelquefois aux plus cruels excès ?

L'Amour eſt capable d'étouffer toutes les lumieres de l'eſprit ; & ce qui paroît le plus juſte & le plus certain, eſt toujours ce qui plaît à l'objet qu'on aime.

N'eſt-il pas bien injuſte dans la plûpart des hommes de troubler, par leurs importunités, le repos d'une femme qu'ils aiment, & de croire que leur Amour eſt un droit pour exiger d'être aimés?

L'Amour exerce ſon pouvoir dans tous les rangs.

Un véritable Amour inſpire plus de reſpect pour une bergere aimée, que la nobleſſe du ſang pour la premiere Princeſſe du monde.

Dans les engagemens inégaux, où

l'Amour a beſoin de tout ſon pouvoir pour racourcir la diſtance des conditions, les mêmes traits qui ont ſu faire la conquête d'un Amant, ne ſuffiſent pas toujours pour fixer ſa conſtance & ſa fidélité.

C'eſt l'effet le plus ordinaire de l'Amour, d'égaler les conditions.

Un Amant riche & généreux peut trouver de la douceur à faire la fortune de ce qu'il aime.

Un Amant riche doit être aſſez content de ſes richeſſes, lorſqu'elles ſervent à lui aſſurer la poſſeſſion d'une femme aimable; &, s'il eſt honnête homme, il doit ſentir que ce qu'il donne ne vaut pas ce qu'il obtient.

Il est rare qu'un ambitieux soit touché deux fois des traits de l'Amour. S'il cede une fois à cette passion, il sent bientôt qu'elle est contraire à ses vues dominantes ; & tout ce qu'il donne ensuite aux foiblesses de la Nature, mérite moins le nom de *tendresse de cœur*, que celui d'*amusement*.

La grandeur ne sert qu'à corrompre les plaisirs de l'Amour.

DU MARIAGE.

Dans un engagement tel que le Mariage, où la raison demande absolument qu'une femme cherche son bonheur autant du moins que celui d'autrui, c'est une témérité dangereuse, que de se jetter entre les bras d'un inconnu.

Les bons cœurs ne se rencontrent pas. Un honnête homme se trompera vingt fois dans le choix d'une femme, tandis que ce qu'il y a de plus aimable & de plus parfait dans le beau sexe, est la proie d'un hypocrite & d'un scélérat.

Quel seroit le malheur d'une femme vertueuse, si l'opinion de son honneur dépendoit de la violence d'un brutal, qui pourroit à tous momens la couvrir de honte & d'infamie? Il faut mettre une juste distinction entre les malheurs & les crimes. Un mari raisonnable ne punira jamais dans une femme, que les foiblesses qu'une conduite sage auroit pu lui faire éviter.

Les fautes d'une femme ne diminuant ni les droits, ni la propriété,

ni les goûts d'un mari, elles tirent moins leur griéveté du tort qu'elles lui font, que de la corruption du cœur qui les fait commettre. Ainſi lorſque l'ignorance met d'une part l'imagination à couvert, & que de l'autre on ne remarque aucun changement qui puiſſe faire douter qu'une femme ait été fidele à ſon devoir, il n'y a rien dans la ſituation d'un homme trahi, qui puiſſe la rendre auſſi cruelle qu'on ſe le figure.

Tout ce qui ne ſubſiſte plus, peut être oublié : le reſſentiment des outrages, celui de la perte des biens & d'une condition miſérable, s'éteint par la ſucceſſion des années qui en affoiblit le ſouvenir. La perte même des perſonnes cheres, quelque douloureuſes qu'en aient été les circonſtances, n'eſt point un mal à l'épreu-

vé du pouvoir du tems ; les regrets & les desirs s'ensevelissent à la fin avec les espérances. Mais l'infidélité d'une épouse, une douleur dont la cause toujours subsistante se présente sans cesse à la mémoire, peut-elle cesser un moment d'affliger ?

Le repentir d'une femme coupable ne suffit pas pour la satisfaction d'un mari outragé.

Il importe peu pour l'honneur & le repos d'un mari, que sa femme soit portée à la vertu par goût naturel ou par effort de raison.

Il n'y a qu'une opinion fausse & insensée, qui puisse faire dépendre l'honneur des hommes de la conduite d'une femme, & du succès d'un Mariage.

De quel œil un mari coupable peut-il voir une femme dont il n'attend que des reproches ? souvent la honte ſe change en dureté & en obſtination pour ſe déguiſer ; & tel qui n'avoit livré au déſordre que la moitié de ſon cœur, trouve des raiſons pour s'y abandonner ſans réſerve, lorſqu'il eſt preſſé de ſe juſtifier.

Il n'y a que l'union de l'amour & du Mariage qui intéreſſe deux cœurs l'un pour l'autre, juſqu'à leur faire mettre leur repos & leurs inquiétudes, leurs vices & leurs vertus, & par conſéquent leur honte & leur gloire en commun.

Si le principal fondement de l'autorité des peres ſur leurs enfans eſt le bienfait de la naiſſance & de l'éducation, il ſemble qu'une mere y

devroit avoir la meilleure part ; elle à qui ces deux faveurs coûtent ſi cher.

DU PLAISIR.

Il n'eſt point de Plaiſir ſans honneur & ſans vertu.

Compoſés, comme nous ſommes, de chair & de ſang, les Plaiſirs ſpirituels ne ſont pas ceux qui nous flattent le plus.

Les Plaiſirs dont la longueur fait perdre le goût, deviennent un ennuyeux fardeau.

Il eſt de la nature du Plaiſir de faire oublier les peines.

DU BONHEUR.

Le cœur n'a pas besoin d'efforts pour s'ouvrir à la joïe, & pour goûter les premieres douceurs de la prospérité.

Les grandes faveurs de la fortune sont beaucoup plus difficiles à soutenir que ses plus fâcheuses disgraces.

La naissance & les grands biens ne sont pas toujours des moyens d'être heureux.

La collection de tout ce qu'il y a de délicieux & de magnifique au monde, est impossible aux plus grands Monarques, qui peuvent au plus partager tous les biens entr'eux; mais

qui n'ont ni le tems ni le pouvoir de les assembler. En supposant même cet assemblage possible, l'union de tout ce qu'ils auroient desiré, & la facilité présente d'en jouir, troubleroit leur goût, les embarrasseroit dans leur choix, éteindroit peut-être leurs desirs, & les laisseroit comme insensibles au milieu de ce qu'ils auroient cru propre à les irriter. D'ailleurs, la santé sans laquelle il n'y a ni jouissance ni goût du plaisir, ne dépend pas toujours des secours de l'art. Enfin la seule idée de la mort est capable d'empoisonner la plus heureuse vie; & une idée beaucoup plus terrible, celle du châtiment qui peut suivre un tel Bonheur, en doit rendre effrayant jusqu'au nom.

On croit qu'il est nécessaire ici d'être heureux; & l'on ne demande

point si l'on est capable de l'être, ou s'il est à craindre de ne l'être pas dans une situation qui ne change point, & où l'on ne sait par quel sort on est attendu.

Ces événemens imprévus qui viennent troubler si souvent les prospérités les mieux établies, & qui laissent nécessairement tant d'inquiétude & d'amertume après eux, ne suffisent pas pour ouvrir les yeux d'un homme sensé, sur la vanité de tout ce qu'on honore du nom de *repos* & de *Bonheur*. Nous appellons *tranquille* & *heureuse* une vie qui est dépendante à tous momens des passions déréglées d'autrui, & l'on prend confiance dans un calme trompeur, où l'on ne seroit jamais sans crainte, si l'on en connoissoit tous les dangers.

Qu'il eſt accablant d'avoir été heureux, lorſqu'on eſt condamné à porter le ſouvenir de ſon Bonheur au milieu d'une triſteſſe & d'un déſeſpoir ſans remede!

On riſque beaucoup plus qu'on ne s'imagine à ſe priver de ce qu'on a cru long-tems néceſſaire à ſon Bonheur; parce que ſi le cœur trouve toujours aiſément de quoi s'amuſer, il ne rencontre pas deux fois ce qui eſt capable de le rendre heureux.

Le bonheur d'autrui eſt-il autre choſe qu'un ſupplice, pour ceux qui ne peuvent l'obtenir, & qui le voient d'un œil d'envie?

Les hommes ſavent-ils ce qu'ils deſirent, lorſqu'ils ſe propoſent des

contentemens de leur choix ? ce qui leur paroît le plus propre à faire leur bonheur, se change pour eux en une source d'infortunes & de miseres. Ils abandonnent un repos assuré dont ils se lassent par inconstance ; & l'ombre après laquelle ils courent, les conduit à leur perte.

Considérons les folles-agitations des hommes, & les obstacles qu'ils mettent volontairement à leur repos. Le trouble continuel de leur cœur est leur propre ouvrage : la nature ne les a pas faits pour être malheureux ; ils se plaignent d'elle injustement. Que ne suivent-ils son innocente direction ? elle les mettroit dans une voie simple qu'il leur seroit doux & aisé de suivre toujours, & qu'ils suivroient sans s'égarer. Cependant il faut confesser, que s'il est

facile

facile de mener une vie tranquille & heureuse en suivant la Nature, c'est lorsqu'elle n'a point encore été altérée par les passions.

La condition des hommes ne seroit point à plaindre, s'ils savoient tirer parti de tout ce qui peut être utile à leur félicité. Ils se rendent malheureux volontairement par leurs injustices mutuelles, leurs jalousies, leurs haines, & tous les autres mouvemens déréglés de leur ame. Supposez des hommes sans passion sur la terre, vous aurez une société de personnes heureuses.

La malignité des hommes va jusqu'à leur faire un Bonheur de leurs crimes, au milieu même des tourmens qui sont inséparables du remords. Il ne suffit pas à un honnête

homme de n'avoir plus à combattre contre la fortune, & de travailler à établir la paix dans son propre cœur ; il est en guerre avec les passions d'autrui, lorsqu'il se flatte de pouvoir calmer les siennes ; & pour vivre tranquille, il faudroit qu'après s'être réglé lui-même, il vînt à bout de communiquer le même goût d'ordre & de tranquillité à toutes les créatures de son espece.

S'il y a quelque douceur à se promettre du commerce du monde & de la jouissance de ses plaisirs, elle n'est que dans ce choix & cette modération, qui peuvent conserver à l'ame la liberté de connoître & de goûter ce qu'elle possede. Un cœur sensible, s'il est accompagné d'un esprit juste, n'a point de Bonheur à espérer dans la confusion qui suit

néceſſairement le déſordre & l'excès. Mais ce Bonheur même, qui conſiſte dans la modération, n'eſt pas ſans trouble & ſans mêlange.

La conſidération des principes éternels de la vérité & de la vertu, eſt une ſource de Bonheur qui ne dépend ni des hommes ni de la fortune.

DE LA JOIE.

L'égarement d'eſprit & l'oubli de ſoi-même qu'occaſionne quelquefois une Joie exceſſive, paroiſſent convenir aſſez à la nature de cette paſſion. Car de même que la douleur cauſe à l'ame une eſpece de reſſerrement, & la porte à ſe recueillir en elle-même, par la crainte de ce qui la bleſſe; la Joie, au contraire,

qui ſuppoſe exemption de peine & de danger, la porte à s'étendre avec une certaine confiance, & lui fait même trouver d'autant plus de douceur à s'écarter ainſi de ſon centre, que chaque mouvement qu'elle fait au dehors eſt comme un nouveau témoignage de ſa ſûreté. Mais quand il ſeroit vrai qu'en ſe répandant avec ſi peu de précaution, elle n'eût rien à riſquer pour le bonheur dont elle jouit, elle y perd du moins de ſes forces, qui conſiſtent dans le pouvoir de ſe connoître & de ſe modérer ſans ceſſe.

L'excès de la Joie peut épuiſer dangereuſement les eſprits ; mais loin de communiquer au ſang quelque ardeur maligne, c'eſt un baume précieux, qui n'y répand qu'une douce & ſalutaire fraîcheur.

Les ouvertures du cœur ne ſont jamais plus naturelles que dans la Joie.

Que le paſſage eſt doux d'un abyme de deuil & d'amertume à des commencemens de Joie & d'eſpérance !

La raiſon ne doit pas être moins en garde contre les excès de la Joie, que contre ceux de la douleur.

Les grandes Joies ne s'accordent guere avec beaucoup de modération.

Je ne ſais comment le cœur peut paſſer ſi ſubitement d'une certaine ſituation, à celle qui lui eſt oppoſée : un inſtant produit quelquefois cette étrange viciſſitude. Eſt-ce donc qu'il y a ſi peu de différence entre

les mouvemens intérieurs qui ſont la douleur & la Joie? ou plutôt n'eſt-ce pas en effet le même mouvement, qui prend différens noms ſelon qu'il change d'objet & de cauſe? Qu'on y faſſe attention: une véritable Joie a les mêmes ſymptomes qu'une exceſſive douleur. Elle excite des larmes, elle ôte l'uſage de la voix, elle cauſe une délicieuſe langueur, elle attache l'ame à conſidérer la cauſe de ſes émotions; & de deux hommes tranſportés, l'un de Joie & l'autre de douleur, je ne ſais lequel ſouffriroit le plus volontiers qu'on lui arrachât le ſentiment dont il jouit.

DE L'AMITIÉ.

La ſincere Amitié cauſe des ſentimens auſſi tendres & preſque auſſi violens que l'amour.

Il eſt impoſſible de haïr une perſonne dont on eſt exceſſivement aimé.

La confiance & l'Amitié naiſſent tout d'un coup entre les cœurs qui ſe reſſemblent par la bonté.

Un Ami vertueux & fidele mérite d'être cherché pendant des ſiecles entiers.

Il eſt à deſirer pour un Roi de partager ſes ſoins avec une perſonne aſſez à lui, pour le ſoulager ſans lui dérober ſa gloire.

L'Amitié, entre deux perſonnes d'un ſexe différent, tient preſque toujours à l'amour.

Un honnête homme eſt obligé de

mettre une grande différence entre ſon ſecret & celui de ſes amis.

Si toutes les proteſtations d'Amitié, & les aſſurances d'eſtime, de zele & d'attachement qu'on reçoit en France, étoient ſinceres, il faudroit regarder cette Nation comme une ſociété d'hommes *choiſis*, qui poſſédent au plus haut degré toutes les belles qualités de l'ame, & qui n'ont pas un ſeul des défauts communs aux autres hommes.

DES MALHEUREUX.

Les Malheureux peuvent être diſtingués communément en deux claſſes. L'une de ceux qui ſuccombent en quelque ſorte ſous le poids de leurs miſeres, & qui y deviennent quelquefois moins ſenſibles, par cette rai-

ſon même qu'ils n'y réſiſtent point ; à peu près comme un arbre eſt moins bleſſé par le vent, lorſqu'il cede à l'impétuoſité de ſon ſouffle. L'autre claſſe eſt de ceux qui ſe roïdiſſent contre le malheur, & qui parviennent auſſi de cette maniere à en diminuer le ſentiment ; ne fut-ce que par cette raiſon, que l'effort qu'ils font pour réſiſter occupant une partie de l'attention & de la force de leur ame, il lui en reſte moins pour ſentir ce qui doit l'affliger.

Une félicité conſtante, ou des malheurs continuels, ſont une preuve trop équivoque de la grandeur d'ame : on s'accoutume à ce qui dure toujours ; & ſouvent ce qui paroît une marque de vertu, n'eſt qu'un pur effet de l'habitude. Mais lorſqu'on a paſſé ſucceſſivement par tous

les degrés du bonheur & de l'adverſité, lorſqu'on a ſenti les extrêmités du bien & du mal, de la douleur & de la joie, on a fait ſes preuves, pour ainſi dire; & ce mêlange diſtingue véritablement les caracteres héroïques, parce qu'il faut autant de force pour ſoutenir le plaiſir avec modération, que pour réſiſter invinciblement à la peine.

Il eſt rare de trouver parmi les perſonnes heureuſes & contentes, des amis qui prennent part à nos peines, juſqu'à s'en affliger avec nous; au lieu que les perſonnes Malheureuſes trouvent de la conſolation à s'attendrir enſemble, & à ſe plaindre de la dureté de la fortune ou de l'injuſtice des hommes.

Il faut avoir éprouvé les douleurs

qu'un autre ſent, ou ſentir du moins qu'on peut les éprouver, pour être capable de s'y intéreſſer par la compaſſion.

Les perſonnes Malheureuſes ſe rencontrent aſſez ordinairement dans leurs idées.

Rien n'eſt ſi violent que d'être affligé ſans oſer communiquer ſes peines.

Il eſt avantageux d'éprouver quelquefois la miſere, pour devenir ſenſible à celle de tant de Malheureux qui ſont continuellement dans la néceſſité.

Rien n'ouvre tant l'eſprit que l'infortune.

L'infortune ne fait rien perdre au mérite, & ne sert que de lustre à la vertu.

Le dégoût du monde & de tous ses biens, est peut-être la plus sûre marque des fortes impressions de l'adversité.

La foiblesse & les besoins du corps s'opposent continuellement à la tranquillité qui fait le bonheur de l'ame; la Philosophie, en calmant les passions, ne rend point insensible aux besoins de la nature; il y a des extrêmités dans la mauvaise fortune, qui déconcertent le sage & qui lui font oublier ses principes. Enfin, s'il n'est point à souhaiter, pour un homme vertueux, de se voir dans une abondance capable d'amollir, il doit éviter, s'il le peut, une indigence ex-

ceſſive, qui abat & qui décou-rage.

Un degré de miſere & d'abatte-ment qui va juſqu'à faire perdre le ſentiment de ce qu'on ſouffre, eſt ſans doute le dernier terme où l'in-fortune puiſſe nous conduire.

Les peines paſſées ne ſont plus rien pour ceux qui touchent à leur félicité.

Quelle ſorte de plaiſir peut trou-ver un miſérable à ſe rappeller le ſou-venir de ſes peines, par un récit qui ne ſauroit manquer d'en renouveller le ſentiment? Ce ne peut être qu'u-ne perſonne heureuſe qui faſſe cette queſtion; car tous les infortunés ſa-vent trop bien que la plus douce con-ſolation d'une grande douleur, eſt

d'avoir la liberté de se plaindre & de paroître affligé. Le cœur d'un Malheureux est idolâtre de sa tristesse ; autant qu'un cœur heureux & satisfait l'est de ses plaisirs. Si le silence & la solitude sont agréables dans l'affliction, c'est qu'on s'y recueille, en quelque sorte, au milieu de ses peines, & qu'on y a la douceur de gémir sans être interrompu. Mais c'est une consolation plus douce encore de pouvoir exprimer ses sentimens par écrit. Le papier n'est point un confident insensible, comme il le semble : il s'anime en recevant les expressions d'un cœur triste & passionné : il les conserve fidélement, au défaut de la mémoire : il est toujours prêt à les représenter ; & non seulement cette image sert à nourrir une chere & délicieuse tristesse, elle sert encore à la justifier.

On n'eſt guere capable de diſſimulation dans une grande douleur.

L'eſpérance eſt le ſoutien ordinaire des Malheureux.

Je ne conçois rien de ſi horrible pour un homme opprimé, que d'être réduit à chercher ſa conſolation & le motif de ſa patience, dans l'impuiſſance où il eſt de ſecouer le joug de ſes maux, c'eſt-à-dire, dans ce qui me paroît bien plus capable de les faire monter à leur comble.

DES LARMES.

Si les pleurs & les ſoupirs ne peuvent porter le nom de *plaiſirs*, il eſt vrai néanmoins qu'ils ont une douceur infinie pour une perſonne mortellement affligée.

Les cœurs durs & cruels ne ſentent point de douceur à pleurer : des Larmes répandues avec bienſéance & avec modération, ſont la preuve d'un caractere ſenſible & généreux ; elles ne déshonorent jamais.

Les Larmes, les plaintes, les cris de douleur ſont un langage auſſi familier à l'impoſture qu'à l'innocence.

Les expreſſions d'une violente douleur ne s'entendent guere ſans émotion.

Les hommes ayant reçu de Dieu la vie & tous les autres biens qu'ils poſſédent, le même pouvoir qui les leur a donnés peut les ravir ſans injuſtice. Le Créateur exerce un empire abſolu ſur tout ce qui eſt ſorti de

de ſes mains ; s'il nous en accorde un uſage paſſager, c'eſt en ſe réſervant toujours le droit d'en diſpoſer en maître. Qui peut douter de ces vérités ? Mais ſi le murmure & la révolte ſont interdits aux créatures ; ſi elles doivent reſpecter, même en périſſant, la ſouveraine volonté qui les frappe & qui les détruit ; la douleur & les Larmes ne doivent-elles pas du moins leur être permiſes ? Leur ôtera-t-on juſqu'à cette malheureuſe reſſource dans leurs maux & dans leurs pertes ? Hélas ! puiſque nous ſommes ſans force & ſans réſiſtance contre les malheurs qui nous accablent ; qu'on accorde au moins ce triſte privilege à notre foibleſſe, de pouvoir nous affliger avec liberté. Eſt-ce trop ſe flatter, que de ſe réduire à un ſi miſérable partage ?

DES SOUFFRANCES VOLONTAIRES.

Les Souffrances volontaires excitent plus ma pitié que mon admiration. Que le martyre n'ait point effrayé les Chrétiens dans les anciennes persécutions, je le conçois sans peine; l'Evangile alors ne laissoit pas d'autre choix. Mais depuis l'établissement du Christianisme, les voies sont paisibles. Pourquoi leur ôter cette douceur par tout ce que l'imagination peut inventer de plus pénible & de plus austere? Cependant il reste encore des difficultés : ceux qui se dévouent à ce genre de vie, ne sont pas des fous. Il y a même assez d'apparence que les occupations du Cloître étant plus graves que celles du monde, le jugement

y eſt plus ſolide, & la juſteſſe d'eſprit plus commune. Y auroit-on découvert des ſecrets ou des vérités que le monde ignore.

Le but de l'inſtitution de la Trappe ayant été d'en faire un aſyle pour la pénitence, les exercices, les alimens, & tous les articles de la regle ont été rapportés à cette vue. On y reçoit peu d'ames innocentes, parce qu'on ne leur ſuppoſe pas des motifs aſſez puiſſans pour ſoutenir leur conſtance. En effet, la plûpart de ceux qui n'y ont cherché que la perfection du Chriſtianiſme, ont trouvé tôt ou tard le joug trop peſant, & s'en ſont dégoutés ſous des prétextes d'affoibliſſement ou de maladie; tandis qu'au contraire, par une grace attachée viſiblement au ſaint Lieu, les grands criminels, les pêcheurs

ſignalés s'animent de jour en jour aux plus rudes obſervations, béniſſent le Ciel de leurs Souffrances, & comptent la ruine de leur ſanté, pour le premier de leurs ſacrifices. Cet eſprit de mort volontaire, ou de guerre contre le repos & la vigueur des ſens, n'eſt modérée que par la crainte d'abréger, avec la vie, des tourmens dont on regrette toujours la fin. Auſſi lorſque la mort arrive dans le cours naturel, on ſe hâte de les redoubler, pour mettre tous les momens à profit, ſans avoir à ſe reprocher ſa délivrance; &, à l'agonie même, c'eſt une pratique conſtante de ſe faire étendre ſur la cendre & ſur la paille, pour y expirer dans ce dernier acte de mortification & de renoncement à ſoi-même.

DE L'AMOUR-PROPRE.

Il y a peu de comparaiſons auſſi heureuſes que celle de l'Amour-propre avec la chaleur naturelle. Deux principes d'action ne peuvent avoir plus de reſſemblance. Ils ſont également néceſſaires, chacun dans leur ordre. L'un eſt comme le premier reſſort de tous nos mouvemens phyſiques. L'autre eſt le mobile perpétuel de toutes les actions morales. Ils agiſſent tous deux avec une uniformité conſtante, ſans nous abandonner un moment, ſans ſe démentir jamais ; & cependant nous ne les ſentons pas. J'en conclus que l'un n'eſt pas plus vicieux que l'autre, & qu'ils doivent être regardés comme deux ſages effets de la main du Créateur, qui les a jugés néceſſai-

res au bien & à la conſervation de nôtre être. Mais pour peu qu'ils excédent les bornes dans leſquelles ils doivent agir, ils deviennent auſſi nuiſibles qu'ils étoient utiles. C'eſt *la corruption d'une bonne choſe*, dans tout le ſens du proverbe. Une chaleur exceſſive dérange les fonctions naturelles, altere le ſang, & conſume les parties les plus néceſſaires à la vie. Un excès d'Amour-propre corrompt les meilleures qualités de l'ame, les rendant ou inutiles, ou ridicules, ou pernicieuſes.

DE LA CRAINTE.

Le trouble des grandes Craintes & des grandes douleurs tient quelquefois lieu de conſtance, par la confuſion même qu'il répand dans l'eſprit, & qui le fait agir avec une ef-

pece d'emportement qui a toutes les apparences de l'insensibilité.

La Crainte ne trouve point d'accès dans un cœur jeune & amoureux.

L'esprit a beau s'armer de force ; ce n'est pas toujours sur la grandeur du péril que se mesure l'épouvante ; c'est sur l'importance des choses qu'on peut perdre.

On ne s'avise guere d'aimer ce qu'on a une fois appris à craindre.

DES CRIMES ET DES VICES.

La vie doit être un fardeau pour un méchant qui a une infinité de Crimes à se reprocher.

Le Vice n'a pas dans ſes progrès la lenteur de la Vertu ; & le penchant de la Nature, qui ſuffit ſi ſouvent pour nous entraîner ſeul, devient un torrent par ſa rapidité, lorſqu'il reçoit la malheureuſe impreſſion du conſeil & de l'exemple.

Un faſte extérieur peut parer le Vice, mais il n'eſt pas capable de l'embellir.

Un Crime entraîne preſque tous les autres.

Un calomniateur eſt capable des derniers Crimes.

La médiſance groſſit tous les objets, ſur-tout lorſqu'elle ſe joint à la vanité & à l'indiſcrétion dans la bouche des jeunes gens.

DU REPENTIR.

Les plus juſtes reſſentimens doivent céder au Repentir.

Si notre corruption naturelle rend quelquefois nos chûtes ſi promptes; on ſe releve auſſi promptement par le Repentir; & d'un ſimple mouvement de cœur, dépendent ſouvent le crime & l'innocence.

Les réſolutions violentes expoſent à d'amers Repentirs.

Le premier degré de réparation; & la meilleure marque de Repentir après une erreur, c'eſt de ſe reconnoître coupable par une confeſſion libre & ſincere.

OXFORD-INST.

DE LA SYMPATHIE.

Je ne saurois douter qu'il n'y ait des cœurs formés les uns pour les autres, & qui n'aimeroient jamais rien, s'ils n'étoient assez heureux pour se rencontrer. Mais il suffit aussi que deux cœurs de cette nature se rencontrent un moment, pour sentir qu'ils sont nécessaires l'un à l'autre, & que leur bonheur dépend de ne se séparer jamais. Une force secrette les entraîne à s'aimer; ils se reconnoissent, pour ainsi dire, aux premieres approches; &, sans le secours des protestations, des épreuves, des sermens, la confiance naît entr'eux tout-d'un-coup, & les porte à se livrer sans réserve.

DU JEU.

Il y a des regles en jouant dont un honnête homme ne s'écarte jamais. La premiere & la plus néceſſaire eſt de ſavoir ſe borner dans le gain comme dans la perte. Il eſt également contraire aux loix du devoir, de perdre & de gagner trop. Une perte exceſſive altere votre fortune & votre humeur ; un gain immodéré fait le même tort à celui qui perd en jouant contre vous. Le Jeu eſt un exercice cruel, il bleſſe également le victorieux & le vaincu ; l'un par le mal qu'il cauſe, & l'autre par celui qu'il reçoit. Une ſeconde regle qui ne convient guere moins au caractere d'un honnête homme, c'eſt l'égalité d'ame dans les faveurs & dans les diſgraces de

la fortune. Un Joueur qui ne ſe poſſede plus, après avoir perdu ou gagné cent piſtoles, m'inſpire du mépris : ſa lâcheté me fait pitié. Il eſtime donc une ſomme d'argent plus que ſon repos & ſon honneur. Il l'aimoit donc avec toutes les ardeurs de l'avarice, puiſqu'il devient furieux après l'avoir perdue ; ou bien il la deſiroit avec une avidité criminelle, puiſqu'il reſſent cette joie déréglée de l'avoir acquiſe.

DES DUELS.

La bravoure n'eſt permiſe qu'à la guerre. Le monde, tout injuſte qu'il eſt, n'accuſera point de lâcheté un Officier qui évite les Duels, ſi cet Officier fait ſon devoir dans l'occaſion, pour le ſervice de ſon Prince & de ſa patrie. On diſtingue aiſé-

ment la poltronnerie d'avec la Religion & la ſageſſe. Suppoſons qu'un homme de guerre, non-ſeulement brâve dans les combats & dans les ſieges de Villes, mais honnête homme & bon Chrétien dans le cours de ſa conduite, vienne à refuſer un Duel : il n'y aura perſonne qui n'interprete bien ſes motifs, & qui ne juge que ce qui l'arrête eſt le même ſentiment de Religion, qui eſt la regle de toutes ſes autres actions. Mais un débauché qui éviteroit de tirer l'épée dans la même occaſion, ſeroit ſoupçonné juſtement d'être un poltron & un lâche ; parce qu'il n'eſt pas naturel de croire que l'amour du devoir le conduiſe alors, lui qui fait profeſſion d'en violer ailleurs toutes les loix. L'importance eſt donc d'être honnête homme & Chrétien : on ne ſe trouve jamais

exposé à l'infamie, parce que la probité & le Chriſtianiſme s'accordent toujours avec les droits du véritable honneur.

DE LA GUERRE.

La Guerre eſt un différent entre les Souverains, qui ne ſe peut terminer par la juſtice, & qu'on eſt obligé de vuider par la force.

La Guerre eſt un mal ſans remede; & il eſt des circonſtances où l'on ne peut s'en garantir. L'homme eſt tellement conſtitué, que la ſociété civile même exige quelquefois la Guerre, pour jouir enſuite du bonheur de la paix.

La Guerre eſt la honte de la raiſon & de l'humanité. Excepté le cas

d'une juſte défenſe, qui doit faire gémir, même après la victoire, une bataille eſt le premier attentat où l'extravagance & la fureur puiſſent ſe porter ; &, dans les principes de la Morale, un Héros guerrier n'eſt qu'un Monſtre infame.

DU MOTIF DES ACTIONS.

Le bien ou le mal d'une Action doit ſe tirer du principe qui fait agir ; & il n'y a par conſéquent que le motif qui déshonore.

Tous les excès ſont des vices : mais s'il y a quelque choſe qui puiſſe les juſtifier, c'eſt l'innocence de leur cauſe.

L'horreur pour l'impoſture & pour la trahiſon n'a pas beſoin d'autre

motif que la probité naturelle.

Le plus honnête homme, qui ne l'eſt pas avec une autre fin que celle de plaire, tarderoit-il long-tems à devenir vicieux, ſi le vice pouvoit ſervir à ſes vues? Et n'arrive-t-il pas en effet qu'il y devient ſouvent néceſſaire? Car à quoi ſert de le déguiſer ſous d'autres noms? La nobleſſe de ſentimens eſt-elle autre choſe que de l'orgueil, quand elle n'a pour objet que des grandeurs & des diſtinctions humaines? La politeſſe & la complaiſance, qui ſervent à ouvrir les voies de la fortune, ne ſont-elles pas preſque toujours une lâche approbation des défauts ou des déréglemens d'autrui? La galanterie, ſans laquelle on ne feroit pas un pas dans le monde, peut-elle être diſtinguée ſérieuſement de la volupté

ſenſuelle dont elle eſt comme la fleur & le rafinement ?

La vie eſt ſi courte, dit un voluptueux, qu'il faut raſſembler tous les plaiſirs, & ſe hâter d'en jouir.

La vie eſt ſi courte, dit un vertueux Solitaire, que je ne puis donner trop de rigueur à ma pénitence, ni trop craindre que la mort ne vienne l'abréger. Deux conſéquences peuvent-elles s'accorder moins ? cependant de part & d'autre elles paſſent pour inconteſtables. Elles ſe trouvent changées en principes qui forment des deux côtés une regle également conſtante, & qui décident non-ſeulement de toutes les Actions, mais de tous les jugemens & de tous les goûts.

La conſcience & l'honneur bien entendus ſont liés plus étroitement qu'on ne penſe ; ou du moins dans tous les cas où ils ne ſont point oppoſés, la loi de l'honneur eſt auſſi indiſpenſable que celle de la conſcience.

DES DEVOIRS.

L'homme le plus léger, ou le plus effronté, n'oſera manquer à ſon Devoir, lorſqu'étant bien sûr que les témoins de ſes actions ſavent, comme lui, à quoi il eſt obligé ; leurs moindres regards auront la force d'une cenſure & d'un reproche.

La honte du crime, ou la crainte du châtiment acheve quelquefois de faire violer tous les Devoirs à ceux qui ne ſont encore coupables qu'à demi.

Il faut haïr le crime ; mais dans la ſociété humaine on eſt obligé quelquefois de le ſupporter. Cela eſt vrai, ſur-tout à l'égard des perſonnes à qui l'on doit de la tendreſſe & du reſpect. Il n'eſt permis alors que de s'affliger & de faire des vœux pour leur changement. Leurs déſordres ne nous autoriſent jamais à leur refuſer ce que la nature, ou d'autres Devoirs nous obligent à leur rendre.

La premiere & la plus eſſentielle vertu eſt de rendre ce qu'on doit aux perſonnes de qui l'on tient la naiſſance. Rien ne peut diſpenſer d'un ſi juſte Devoir. Un fils ingrat ne ſauroit être qu'un mal-honnête homme.

Au lieu de maltraiter un fils qui ſe trouve atteint tout-d'un-coup d'u-

ne passion excessive, & de le vouloir guérir par la rigueur, un pere devroit recourir à des remedes plus doux, pour éviter les suites funestes que la violence produit presque toujours.

DES APPARENCES.

Le peuple est toujours la dupe des Apparences; & les plus habiles gens s'y laissent quelquefois tromper.

Souvent l'homme le plus aimable, aux yeux même de la raison, se trouve forcé, par la tyrannie de quelques modes frivoles, à prendre un extérieur qu'il condamne le premier, & par lequel on lui feroit tort de juger de ses principes & de ses sentimens.

Il y a des événemens dont il ne faut jamais juger par les Apparences.

DE LA LIBERTÉ.

Quand on eſt prêt de ſortir d'un rigoureux eſclavage, on n'arrête guere les yeux ſur les maux qu'on a ſoufferts, ou ſur les chaînes qu'on va quitter; on n'eſt plus ſenſible qu'aux douceurs de la Liberté.

La Liberté, pour être un bien tel qu'on le vante, ne doit rien entraîner après elle, qui puiſſe nuire au bonheur de ceux qui ſe flattent d'en jouir.

Les opinions ſont libres; mais elles ſont injuſtes, quand elles ſont ſans fondement.

DES HABITUDES.

Les premieres traces ſubſiſtent toujours. Les nouveaux objets ne font pas naître de nouveaux goûts en préſentant à l'eſprit de nouvelles images. On eſt rappellé ſans ceſſe à ſes Habitudes ; & la différence même, ou plutôt l'oppoſition totale qui eſt entre la triſteſſe & la joie, ne ſert qu'à rendre cette néceſſité plus ſenſible dans ceux qui croient pouvoir ſe livrer aiſément au plaiſir, après s'être fait comme une ſeconde nature de tout ce qui lui eſt oppoſé.

DE LA TEMPÉRANCE.

Si c'eſt un malheur pour les hommes, que les organes s'altérent, & qu'ils aient beſoin du ſecours conti-

nuel des alimens pour les réparer, les plus heureux sans doute, sont ceux qui se les procurent à moins de frais & d'embarras.

DU ZELE.

Le Zele est un feu dévorant, surtout lorsqu'il est joint à la tendresse naturelle qu'on a pour ses proches, & que le cœur ressent ainsi tout à la fois l'impression de ces deux causes.

Le Zele le plus pur est sujet à bien des illusions.

Le Zele est un guide dangereux sans la prudence.

DE LA VARIETÉ.

La Variété ne peut faire, à mon

avis, la satisfaction des esprits fermes & des cœurs constans. C'est avoir trop mauvaise opinion de soi-même, ou des biens qu'on possède, que de n'oser se fixer à quelque chose, & de se croire obligé de changer à tout moment d'objet pour éviter le dégoût & la lassitude.

DE LA CONNOISSANCE DE SOI-MESME.

On est foible, quand on ne résiste à rien; on est aveugle, lorsqu'on manque de discernement pour se conduire. Mais c'est être fort, & c'est être éclairé, que de connoître son aveuglement & sa foiblesse.

Les mouvemens passagers ne changent rien au fond du caractere.

DES

DES LOUANGES.

Les vraies Louanges, dit Pline, ſont celles qu'on arrache; &, pour porter le nom de *Louanges* arrachées, il faut que ceux de qui on les reçoit, les donnent avec aſſez de lumieres & de diſcernement, pour être quelquefois capables d'en refuſer.

DES NATIONS.

En général, ce n'eſt point par les dehors qui dépendent du tems, du climat, des lieux, qu'il faut juger du mérite d'une Nation; c'eſt par le fond du caractere, par les ſentimens d'humanité, de bonté & de droiture, qui y régnent communément.

C'eſt particuliérement dans l'obſervation des bienſéances de la civilité, que conſiſte la différence des Nations barbares & de celles qu'on appelle *policées*. Tous les hommes, à l'exception peut-être de quelques Sauvages de l'Amérique qui ont dérogé à l'humanité, ont les principes du bien, gravés dans le fond du cœur; & juſqu'à un certain point l'on ne voit pas qu'ils varient dans la pratique. Les Lapons ſont auſſi bons peres & auſſi bons époux, que les François. Ce qui leur manque, n'eſt que de ſavoir donner plus d'étendue à ce ſentiment naturel, & de comprendre que s'ils doivent beaucoup à leurs épouſes & à leurs enfans, parce qu'il n'y a rien qui les touche de ſi près, ils doivent auſſi quelque choſe à ce qui ne les

touche pas tant, quelque chose même à ce qui les touche beaucoup moins; enfin, qu'ils sont redevables à tous les hommes, parce qu'il n'y a point d'hommes qui ne les touchent à quelque degré. Voilà le plus noble fondement de tout ce qui s'appelle *civilité, bienséances, devoirs & relations de la société.* Ce sont autant de voies par lesquelles on peut s'acquitter de ce qu'on doit aux autres hommes, je veux dire à ceux avec qui l'on n'est point uni d'assez près pour leur devoir beaucoup davantage.

A le bien prendre, tout ce qui est opposé à la raison, ou qui s'en écarte par quelque excès, n'appartient point à l'humanité; &, dans ce sens, l'on trouveroit peut-être autant de Sauvages & de Barbares en

Europe, qu'en Amérique. La plûpart des Nations de l'Europe s'écartent des bornes de la raiſon, par leurs excès de molleſſe, de luxe, d'ambition, d'avarice; celles de l'Amérique, par leur groſſiereté & leur abrutiſſement. Mais, dans les unes & dans les autres, je ne reconnois point des hommes. Les unes ſont en quelque ſorte au delà de la condition naturelle; les autres ſont au deſſous; & les Européens & les Américains ſont ainſi de vrais Barbares, par rapport au point dans lequel ils devroient ſe reſſembler pour être véritablement hommes.

DU MONDE MORAL.

Le Ciel après un certain cercle d'années ſe renouvelle; chaque corps

céleſte arrive au même terme d'où il étoit parti ; & tous de concert, diſent les Aſtronomes, doivent ſe retrouver au même point où Dieu les avoit placés d'abord.

Ne pourroit-on pas dire qu'il y a auſſi dans l'Univers un cercle d'événemens qui reparoiſſent après un intervalle limité ? Une certaine révolution d'humeurs, d'eſprits, de paſſions, de caracteres, qui de tems en tems produiſent les mêmes effets, & compoſent ce que l'on appelle les *ſiecles du Monde* ? Les Empires eux-mêmes ont ſubi la loi de cette révolution générale, qui emporte avec elle tous les événemens ; & ce n'eſt qu'après pluſieurs ſiecles, qu'on a vu renaître un Empire qui a englouti l'Afrique & l'Aſie, avec une grande partie de l'Europe.

Dans le commerce du Monde, chacun a les yeux ouverts sur les vices & sur les ridicules d'autrui. Est-ce un sujet de reproche pour l'humanité ? non ; si de bonne foi, c'est-à-dire, avec la même justice & la même attention, chacun ouvroit aussi les yeux sur les siens. On trouveroit dans la comparaison & la balance des uns & des autres, non-seulement de fortes raisons pour supporter l'imperfection dans autrui, mais souvent des secours & des regles pour se corriger & se perfectionner soi-même. Je pousse plus loin cette philosophie. J'accuse les hommes de s'arrêter aux dehors, dans la maligne recherche qu'ils font des ridicules & des vices, & de ne pas pénétrer jusqu'à la source du mal, qui réside ordinairement dans le cœur. Il me semble qu'avec la regle

d'équité que j'impoſe, c'eſt-à-dire, en pénétrant d'auſſi bonne foi dans les replis de leur propre cœur, ils auroient incomparablement plus d'avantage à tirer de ces intimes obſervations, que de leurs cenſures extérieures & ſuperficielles. Mais pénétrer dans le cœur qui paſſe pour impénétrable! oui; ſi, malgré le préjugé commun, des routes ſecrettes, ménagées par la nature, en ouvrent l'accès à ceux qui peuvent les découvrir. Je les ai cherchées pendant quarante ans, & j'abandonne au Lecteur le jugement de mes découvertes. Cyreno s'eſt promené dans le Monde lunaire; Kirker, dans le Monde ſouterrein; Daniel, dans le Monde de Deſcartes; Beker, dans un Monde enchanté; & moi, j'ai pris pour objet de mes courſes & de mes obſervations, le Monde moral: car-

riere auſſi vaſte, moins imaginaire, plus riche, plus variée, plus intéreſſante, & ſans comparaiſon plus utile.

DE L'ART DE VIVRE PARMI LES HOMMES.

C'eſt le malheur & la honte des Hommes, qu'on ait beſoin d'une autre étude que celle de la vertu, & d'autres principes que ceux de l'innocence, pour ſavoir vivre & ſe conduire avec eux. Ce n'eſt pas aſſez pour un honnête homme, de plaindre ou de mépriſer ceux qui ne lui reſſemblent pas; il faut qu'il ſache ſe défendre de leurs artifices. Comme il y a une ſcience qui enſeigne à faire du bien aux autres, il y en a une qui apprend à éviter le mal qu'ils peuvent nous faire. Cette ſcience conſiſte

liſte juſtement à diſtinguer les dehors qui ſont ſouvent trompeurs, ou à ſe tenir du-moins dans une défiance raiſonnable à l'égard de ceux dont on n'a pas eu le tems de démêler les intentions. Avec quelque adreſſe & quelque ſoin que le vice ſe déguiſe, il ne ſoutient pas long-tems l'examen d'un œil droit & attentif. Il y a très-peu de marques qui lui ſoient communes avec la vertu ; & la différence ne coûte guere à appercevoir.

Il eſt néceſſaire dans la ſociété humaine, de ſe prêter quelquefois à la foibleſſe d'autrui.

Dans le principe de la charité chrétienne ſont renfermés tous les devoirs de la politeſſe, qui fait le principal lien des ſociétés civiles.

La ſincérité d'un récit ne le rend pas toujours juſte & innocent. Il y a des vérités odieuſes, que la ſageſſe & la charité doivent cacher. On devient quelquefois plus criminel en manifeſtant une action mauvaiſe, qu'en la commettant ; parce que le plus dangereux effet de certains déſordres eſt le ſcandale dont on ſe charge en les publiant.

Il y a des fautes qu'on ne peut révéler innocemment ; parce que leur manifeſtation entraîne le ſcandale.

C'eſt ſe former une juſte idée des hommes, que de les regarder pour la plûpart comme des méchans & des trompeurs ; mais cette opinion doit ſe tenir renfermée au fond du cœur, pour y ſervir ſeulement de regle &

de motif à la prudence des actions.

Le Monde n'eſt plein que de perfides ; mais puiſque c'eſt un mal néceſſaire, il faut prendre patience, & vivre comme on peut parmi eux.

Rien n'eſt plus dangereux qu'un homme poli qui n'eſt point honnête homme ; parce qu'il ſait prendre toutes les apparences de la bonté, & qu'il n'en a jamais les ſentimens.

Un homme qui chercheroit à plaire, & qui, faute d'art & de ménagemens dans ſes ſoins & ſes ſervices, ne réuſſiroit qu'à les rendre importuns, parviendroit ainſi à ſe faire haïr, par les moyens qui ſervent à faire aimer.

DE LA NAISSANCE.

Dans une famille un peu relevée, on trouve, en naiſſant, un goût & des principes d'honneur établis. Ce ſont les premieres idées qu'on reçoit; & les premieres ſont toujours les plus puiſſantes. D'ailleurs, elles ſont bientôt développées, étendues & fortifiées par une inſtruction réguliere qui les fait tourner en habitude, avec ce précieux avantage, que les exemples & les modeles ſi néceſſaires pour le ſoutien des préceptes, étant pris ſouvent dans la même race, l'impreſſion en eſt plus profonde ſur un jeune cerveau qu'on peut ſuppoſer de même trempe, & la force plus active dans les canaux du même ſang. Il doit être impoſſible pour ceux qui joignent le bon-

heur & la Naiſſance au bienfait de l'éducation, de n'être pas auſſi nobles dans leurs ſentimens, que dans leurs idées ; ou s'il ſe trouve des ames ſi baſſes, que ce double avantage ne puiſſe les ennoblir, elles doivent paſſer pour une eſpece de monſtres, dans la compoſition deſquels toutes les loix de la nature & de la raiſon ſont anéanties.

Je plains le malheur d'un Gentilhomme qui naît aſſez pauvre, pour ne recevoir aucune éducation. Il ſe trouve confiné dans une campagne, où les droits de ſa Naiſſance ſe bornent à dominer ſur des payſans ; & l'autorité qu'il s'attribue ſur eux, ne ſert qu'à multiplier ſes ridicules par la facilité qu'il trouve à les exercer ſans être contredit.

Un prodigue illuſtre, qui diſſipe imprudemment ſon bien, ne ſent pas que ſes profuſions ſont fatales à toute ſa race. Elles y jettent, avec les cruels embarras de la pauvreté, un abattement de cœur & d'eſprit qui produit infailliblement la timidité, l'ignorance & l'inſenſibilité pour l'honneur : trois ſources d'aviliſſement, qui ne peuvent être arrêtées que par des miracles de la nature ou de la fortune, quand elles ont pris une fois leur malheureux cours. Entre nos loix ſomptuaires, pourquoi n'en avons-nous pas une qui puiſſe attacher l'opprobre dans les Gens de qualité, à la diſſipation de leurs biens héréditaires, comme il l'eſt, par un heureux préjugé, à la lâcheté dans un combat, ou dans le reſſentiment d'un outrage ?

DE LA COUR.

Dans un pays comme la Cour, on eſt négligé lorſqu'on a le malheur de n'être connu de perſonne.

Ce n'eſt pas toujours à la Cour & ſous les toits dorés d'un Palais, qu'on trouve les amuſemens les plus agréables.

Qui oſeroit ſe piquer de fidélité pour un ami, ſi ſa fortune couroit le moindre riſque à lui paroître attachée? C'eſt, dit-on, le métier d'un courtiſan de ſavoir fléchir, approuver, flatter, diſſimuler, comme c'eſt celui d'un Marchand qui cherche à s'enrichir ſur mer, de ſe faire aux agitations & à l'inconſtance

de cet élément. Pourquoi auroit-on plus de droiture, plus de fidélité, plus de désintéressement que ceux avec qui l'on vit? On seroit donc exposé continuellement à être leur dupe! on auroit le sein ouvert à tous leurs coups! on ne pourroit jamais se défendre avec des armes égales! Tels sont les principes du plus grand nombre des courtisans.

DE L'HOMME D'EGLISE.

Il est indécent pour un Homme d'Eglise, de se mêler volontairement dans des aventures dont sa profession ne lui permet pas de soutenir toutes les circonstances, ou de répondre à toutes les suites.

Cette grande différence qu'on met ordinairement entre l'Etat Ecclésias-

tique & celui d'un homme du monde, n'y eſt pas effectivement, puiſque ce ne ſont que deux manieres différentes de remplir les mêmes devoirs. Un homme du monde & un Homme d'Egliſe ſont deux Chrétiens, dont l'un n'eſt pas moins obligé que l'autre à la haine du vice & à la pratique de la vertu; à la vérité, leurs occupations extérieures ne ſe reſſemblent pas; mais ſans être les mêmes, elles doivent partir du même principe, qui eſt la néceſſité de plaire à Dieu & de ſauver ſon ame.

La vie Religieuſe, quelque haute opinion qu'on en ait, n'eſt pas un parti auquel tout le monde ſoit appellé ſans diſtinction.

La curioſité eſt un des premiers vices du Cloître.

DES RICHESSES.

Il eſt rare que l'eſprit de Religion ſe concilie avec les Richeſſes.

Il faut compter ſes Richeſſes par les moyens qu'on a de ſatisfaire ſes deſirs.

Il y a peu de fonds à faire ſur la durée d'une injuſte acquiſition.

Le bonheur d'être aſſez riche pour faire un préſent ineſtimable, eſt encore ſurpaſſé par celui de le recevoir.

On n'entendroit pas tant de plaintes ſur la miſere de la condition des Riches, ſi des biens qui dépendent de la fortune, & que tout le mon-

de peut ſe procurer avec un peu de bonheur ou d'induſtrie, étoient capables de faire régner dans le cœur une véritable paix. Ils méritent pourtant le nom qu'on leur donne, puiſque leur privation eſt accompagnée de mille autres ſortes de peines.

Le deſir de s'élever à la fortune, eſt le motif preſque général, qui détermine les hommes dans le choix d'une condition; & ſi la gloire eſt un puiſſant aiguillon pour les ames bien nées, elle ne les porte ordinairement qu'à remplir avec honneur les devoirs d'un état que l'intérêt leur a fait choiſir.

DES GENS DE LETTRES.

On regarde quelquefois la profeſſion des Lettres comme le parti le

plus propre à faire mener une vie douce & tranquille ; & l'on ne se tromperoit point, si la tranquillité de la vie consistoit uniquement à se délivrer du trouble de ses propres passions. Un Savant qui seroit renfermé du matin au soir avec ses livres, & dont toute l'attention seroit occupée par l'étude, n'auroit pas le tems d'être malheureux, s'il ne pouvoit l'être que par lui-même. Mais les passions d'autrui sont aussi souvent que les nôtres, un obstacle à notre bonheur ; & peut-être n'est-il point de condition dans la vie qui fasse naître plus d'occasions d'exciter les passions d'autrui, que celle des Gens de Lettres. Ceci n'est point un paradoxe : qu'on se souvienne seulement, que la plûpart des hommes pensent différemment sur les mêmes choses, & que l'orgueil les attache

preſque invinciblement à leurs opinions, on ſera forcé de conclure tout d'un coup, qu'un homme de Lettres qui écrit ſes ſentimens particuliers, & qui les communique au public par la voie de l'impreſſion, contredit preſque autant de perſonnes, qu'il a de Lecteurs; qu'il les choque même fort ſouvent, ſi la maniere dont il établit ſes opinions, tend à faire mépriſer celles des autres; & qu'il ſe fait par conſéquent des ennemis plus ou moins ardens, à proportion de l'attachement que ſes Lecteurs ont à leurs propres idées.

Pourquoi les Gens de Lettres, qui par leur éducation doivent avoir l'eſprit éclairé, & les ſentimens nobles, (car les Lettres inſpirent de l'élévation & de la nobleſſe) ne profitent-ils pas de cette diſpoſition,

pour parvenir à être élevés par la fortune au deſſus du vulgaire, comme ils le ſont par leur eſprit? pour moi je crois que c'eſt cette élévation d'eſprit qui leur nuit. L'homme de Lettres (je parle de l'homme de Lettres qui eſt en même tems homme de bien) fait trop peu de cas des richeſſes & des grandeurs, pour leur ſacrifier ſon repos & ſon goût. L'ambition ne le ſollicite point aſſez, pour lui inſpirer l'ardeur & le courage néceſſaires à ceux qui veulent faire fortune à quelque prix que ce ſoit. Il lui faudroit d'ailleurs être ſouple, complaiſant, flatteur, & quelquefois ramper honteuſement. Un homme, qui ſent un peu ce qu'il vaut, peut-il gagner ſur ſoi de faire ſa cour à des hommes qu'il croit avoir droit de mépriſer? peut-il même quelquefois diſſimuler ce qu'il

penſe à leur égard ? Quand même le mauvais état de ſes affaires le détermineroit enfin à vouloir demander quelques graces, n'a-t il pas à craindre, ou des refus humilians, ou des promeſſes trompeuſes ? D'ailleurs, quelle idée peut-il avoir de la faveur, lorſqu'il la voit prodiguée tous les jours à des perſonnes du mérite le plus mince ? Cela eſt arrivé dans tous les ſiecles ; & s'il en doute, il n'a qu'à ouvrir ſes livres, pour s'en convaincre.

Un Auteur eſt bien modéré, lorſque prévenant le jugement du public, il ſe rend à lui-même la juſtice qu'il croit mériter. Quelquefois c'eſt qu'il en craint une plus rigoureuſe ; mais on en nommeroit auſſi qui ne font que ſuivre en cela l'humble opinion qu'ils ont d'eux-mêmes,

& qui n'en obtiennent que plus sûrement l'eſtime pour laquelle ils ont travaillé, lorſque le public venant à reconnoître que l'eſprit, le goût, & toutes les autres marques du mérite ſe trouvent joints dans leurs ouvrages avec une ſi louable défiance de leurs propres lumieres; il y a lieu de le regarder comme une marque qu'ils craignent & qu'ils reſpectent ſa cenſure autant qu'ils deſirent ſon ſuffrage.

Il faudroit que tous ceux qui ſe laiſſent ſurprendre à la démangeaiſon d'écrire, fuſſent obligés de faire preuve de leur capacité; & qu'au lieu qu'on examine l'ouvrage, pour en permettre l'impreſſion, on commençât par examiner l'Auteur pour lui permettre de compoſer l'ouvrage.

Heureux

Heureux l'Ecrivain qui plaît ! mais c'eſt lorſqu'il n'a point à rougir de la voie qu'il choiſit pour plaire. Autrement j'oſe le comparer aux Miniſtres des honteux plaiſirs : ceux qui les emploient & qui aiment leurs ſervices, ne les regardent pas moins comme des infames.

Un premier degré de réputation acquiſe devient comme un moyen aux Auteurs pour s'élever au ſecond.

DES SCIENCES.

Il y a un point de connoiſſance & de lumiere, qui eſt comme la clef de toutes les Sciences, & qui rend capable de les parcourir ſucceſſivement avec autant de plaiſir que de ſuccès ; à peu près comme la Logique met un homme en état de raiſonner

juste sur tout ce qu'il conçoit clairement; ou si l'on veut une autre comparaison, de même qu'un long & heureux exercice du pinceau rend toutes sortes d'exécutions faciles à un Peintre, & lui fait entreprendre avec la même confiance ce qu'il est accoutumé à peindre, ou ce qu'il peint pour la premiere fois.

Il n'y a point de Science dont un homme de bon sens ne puisse trouver les principes en soi-même avec un peu de réflexion.

Il manque quelque chose aux Sciences les plus solides, & même à la vertu, lorsqu'elles ne sont point accompagnées de quelque savoir vivre & de cet air de politesse qui les rend douces & aimables.

Il y a eu un tems, où les personnes de qualité, par une pitoyable affectation de grandeur & d'indépendance, se faisoient un point d'honneur de ne rien savoir; c'étoient les fausses idées d'un siecle grossier qui jugeoit mal du prix des choses: mais tout a changé de face aujourd'hui; le savoir va de pair avec la qualité; il l'emporte même, en ce qu'un homme d'esprit sans naissance, se fera considérer plus sûrement qu'un homme de qualité sans esprit.

DES ARTS.

Un Ecrivain moderne a remarqué judicieusement que l'invention des Arts a coûté peu d'efforts. Dans leur origine, ils sont dus presque tous, ou à la simple application des lumieres naturelles, ou à la force de nos

beſoins, ou même aux caprices du haſard. Mais ce qui eſt né ſi facilement ne reçoit pas de même ſes accroiſſemens & ſa perfection. La connoiſſance & l'établiſſement des principes, leur liaiſon avec les effets, l'ordre des conſéquences, l'uſage & le choix des moyens, forment une carriere longue & pénible, où la ſeule raiſon ſert de guide, & ne s'aide que de la juſteſſe & de la pénétration de l'eſprit. De-là le proverbe *Ars longa.* C'eſt un pays découvert, à la vérité, mais dont il reſte à meſurer l'étendue, à connoître toutes les parties, à vérifier la nature; en un mot, un pays dont il faut approfondir toutes les propriétés, pour le rendre auſſi utile qu'il peut l'être à ſes nouveaux habitans; & le mérite de cette entrepriſe ne ſurpaſſe-t-il pas celui de l'avoir découvert?

On avoit sans doute inventé des maisons avant que l'Art de bâtir fût réduit en méthode sous le nom d'*Architecture* ; & contens d'une découverte qui remédioit si utilement à l'un de nos principaux besoins, les hommes furent long-tems sans aspirer à rien de plus relevé. Je m'imagine que l'unique soin des premiers maçons étoit d'empêcher que le vent & la pluie ne se fissent sentir d'une maniere incommode. Ils opposoient un toit & des murs à ces deux ennemis de la santé. S'y faisoit-il un trou ? ils avoient soin de le reboucher ; & le besoin qui les avoit fait penser à ce remede étant satisfait, il ne leur venoit point à l'esprit qu'il y eût rien à chercher au delà. Rien n'empêche de s'imaginer qu'à la suite ils y réformerent quelque chose, en prenant pour regle la

commodité qui eſt une eſpece de beſoin plus délicate. Mais je ne conçois pas que dans l'état miſérable où l'on doit ſuppoſer les premiers inventeurs des maiſons, ils puſſent ſe propoſer autre choſe que de remédier au beſoin d'où leur invention même tiroit ſa ſource. Ce ne fut donc qu'à la longue, & dans le repos où les laiſſoit une incommodité qui ne ſe faiſoit plus ſentir, qu'ayant le tems de joindre des idées d'ordre & d'agrément au ſentiment de la commodité, ils vinrent à concevoir qu'il pouvoit réſulter quelque choſe de mieux de cette union. Mais comme il y a bien loin de la ſimple intelligence à l'exécution, ſur-tout lorſque celle-ci dépend d'un grand nombre de principes & de combinaiſons qui demandent plus de juſteſſe & de pénétration d'eſprit que

n'en a le commun des hommes, je ne doute point qu'en cherchant une perfection dont ils commençoient à se former l'idée, les maçons de ce tems-là n'aient fait bien des bâtimens ridicules, jusqu'à ce que le hasard fit naître, ou dans la Grece ou dans quelqu'autre pays, un génie assez élevé pour donner à l'Art sa véritable forme, en composant cette méthode que nous nommons *Architecture*, & qui sert de regle à ceux qui ne peuvent trouver dans leur propre fonds la même étendue de lumieres. Je suis trompé, si je n'ai fait ainsi en quatre lignes, l'histoire de la naissance & du progrès de tous les Arts.

DE L'ETUDE.

L'Étude a des douceurs; mais

mélancoliques & toujours uniformes.

Les années d'un homme d'Etude sont plus longues que celles du commun des hommes, parce qu'il en met à profit tous les momens.

De toutes les passions, celle de l'Etude est la plus constante & la moins sujette au dégoût. L'Amour qu'on met à la tête de toutes, & qui se présente par conséquent toujours la premiere pour servir d'exemple; l'Amour, dis-je, cette passion si célebre, sur quoi roule-t-elle? sur la blonde ou la brune; sur un teint blanc & rouge qu'on appelle des *Lys* & des *Roses*; il n'y a malheureusement que ces deux couleurs: sur des mains, des yeux, une bouche: en vérité rien n'est si-tôt épuisé.

ſé. Faut-il donc s'étonner qu'il y ait ſi peu d'Amans fideles ? c'eſt la néceſſité du dégoût qui fait l'inconſtance. Admire-t-on ſans ceſſe le ſoleil, la lune, les étoiles ? non, parce qu'elles ſont toutes de même, & qu'on les voit tous les jours. Qui en voit une les a vu toutes. Il en eſt de même, à peu près, des femmes, & de leur beauté, & de leurs graces, & de tous leurs charmes. Au lieu que dans les Sciences & dans les Livres, vous voyez les objets ſe renouveller ſans ceſſe ſous mille formes abſolument différentes. La curioſité & le deſir de ſavoir n'ont jamais raiſon de languir. Il y a dans l'infinité & dans l'immenſité des choſes, de quoi les occuper éternellement.

Le but qu'on doit ſe propoſer dans ſes Etudes, eſt non-ſeulement

de travailler à ſon bonheur & à ſa perfection, mais de ſe rendre utile, autant qu'il eſt poſſible, au bonheur des autres ; car ces deux obligations touchent preſque également un homme raiſonnable & vertueux, qui ſent qu'il eſt fait pour la ſociété, & qu'il ſe doit par conſéquent aux autres preſque autant qu'à lui-même.

Il y a mille choſes qui ne s'apprennent point par l'Etude des Livres.

DE L'HISTOIRE.

En faiſant attention que l'Hiſtoire n'eſt formée que des témoignages d'une infinité de perſonnes qui ont eu part aux événemens, ou qui ont eu occaſion de les connoître, on ne ſera pas ſurpris que la différence des

inclinations & des intérêts rende quelquefois les relations d'un même fait fort opposées ; mais cette réflexion doit faire juger quel est l'embarras d'un Ecrivain qui entreprend, après l'espace de plusieurs siecles, de démêler la vérité au travers de toutes ces ténebres. Quelque discernement & quelque soin qu'on y puisse apporter, il reste toujours mille sujets de doute, qui ne laissent point d'autre regle pour se déterminer, que le plus ou le moins de vraisemblance ; & la vraisemblance même n'étant pas toujours assez claire pour faire une égale impression sur toutes sortes d'esprits, on se partage encore en écrivant d'après les premiers témoins, comme ils se sont partagés eux-mêmes à l'égard de mille circonstances sur lesquelles ils n'ont pu s'accorder. L'incertitude qui doi

naître de cette confusion, n'est pas fort à l'avantage de l'Histoire ; mais, en qualité d'hommes, il faut nous consoler de tout ce qui est l'effet nécessaire du désordre de nos passions, ou de la foiblesse de nos lumieres.

Il y a des choses qu'il vaut mieux omettre tout-à-fait, que de les décrire imparfaitement.

Les seuls ouvrages qu'un certain degré de mérite rend propres à tous les tems, sont peut-être les ouvrages historiques, parce que leur perfection ne dépendant que de la fidélité & du bon ordre de la narration; il n'y a point de changement d'usages ni de mœurs, qui empêche de reconnoître ces deux qualités quand elles y sont réellement. Aussi n'est-

on point incertain ni partagé sur le compte des bons Historiens, de quelque siecle & de quelque Nation qu'il aient été.

Une Histoire particuliere a plusieurs caracteres qui lui sont propres, & qui la distinguent de toutes les narrations qui sont compriſes sous le nom général d'*Hiſtoire*. Caractere de faits, Caractere d'ordre, & Caractere de ſtyle.

I. Je commence par les faits; dont tout le reſte dépend comme du fondement eſſentiel. Ma premiere remarque eſt que le but d'une Hiſtoire particuliere n'étant que de faire connoître les actions, les qualités, les inclinations & les mœurs d'un perſonnage de l'un ou de l'autre ſexe, tous les événemens pu-

blics qui ſont la matiere de l'Hiſtoire générale, n'y doivent entrer, qu'autant qu'ils ſe trouvent mêlés avec ceux qu'on entreprend de raconter. Qu'un autre fait ſe ſoit paſſé dans le même tems, quelque intéreſſant, quelque agréable qu'il puiſſe être, ce n'eſt point une raiſon pour en orner ſon récit, s'il ne s'y trouve lié naturellement par des circonſtances communes. J'inſiſte d'autant plus ſur cette loi, qu'un Hiſtorien cherche à plaire autant qu'à inſtruire, ou ſouhaite du-moins de pouvoir réunir l'agrément & l'inſtruction. Un Lecteur même pardonne aiſément des irrégularités qui l'amuſent. En un mot, il n'en coûte pas peu pour éviter des fautes agréables, quand elles peuvent être ſi facilement excuſées. Une autre conſéquence à tirer de ma remarque, c'eſt que dans les occaſions même où il paroît indiſpenſable

de faire entrer quelque événement étranger, la loi du bon ſens eſt de n'en prendre que ce qui a un rapport néceſſaire au ſujet.

J'obſerve en ſecond lieu, que, dans une Hiſtoire particuliere, tous les faits même qui lui conviennent, ne demandent point d'être traités avec la même étendue. En ſuppoſant une abondance égale dans les Mémoires ſur leſquels on travaille, je penſe qu'il y a une proportion à chercher entre les parties d'une Hiſtoire particuliere, comme dans tout ce qui eſt ſuſceptible de quelque régularité, & qu'elle doit être priſe du caractere dominant, & des principales actions du Héros. Ainſi, quoiqu'il n'y ait point de vérités qui méritent d'être négligées, il y en a néanmoins qui doivent être reſſerrées. Un

exemple rendra cette réflexion plus sensible. L'Historien d'un Héros guerrier pourroit trouver dans ses Mémoires un détail aussi exact & aussi long des soins qu'il auroit employés à bâtir une maison, ou à préparer une fête, que de ceux qu'il auroit apportés à prendre une Ville, ou à gagner une bataille. S'étendra-t-il également sur l'un & sur l'autre sujet, par cette raison que les circonstances en ont la même certitude ? je suis trompé si ce ne seroit pas le même défaut que le Poëte satyrique tourne en ridicule dans la description d'un Palais, où les *Festons* & les *Astragales* occupoient autant d'espace, que les principales beautés auxquelles l'Auteur devoit presque uniquement s'attacher.

Enfin, un autre soin qui me paroît

propre à l'Hiſtoire particuliere, eſt de ſatisfaire, autant qu'il eſt poſſible, la curioſité du Lecteur ſur le ſort des principales perſonnes qu'on introduit ſur la ſcene, & de ne ſe pas croire quitte avec lui, lorſqu'on l'a conduit juſqu'à la mort du Héros. Il eſt difficile, ſur-tout dans la vie des Rois, que ceux qui les ſervent, & qui contribuent à leur grandeur ou à leur abaiſſement, n'intéreſſent pas quelquefois trop, pour ne pas cauſer quelque regret au Lecteur qui ſe voit à la fin d'un ouvrage, ſans aucune eſpérance d'apprendre ce qu'ils deviennent. Cela eſt encore plus vrai, lorſqu'ils ont fait ou aſſez de bien ou aſſez de mal au Héros, ſur lequel on doit ſuppoſer que roule le plus vif intérêt, pour faire deſirer de les voir punis ou récompenſés.

II. Quoique l'ordre des faits, dans une Hiſtoire particuliere, ſoit déterminé par le cours de la vie du Héros, & qu'à parler proprement, il n'y ait point d'autre méthode à ſuivre que celle des Annales, je crois avoir éprouvé que, ſans faire la moindre violence à la vérité, & par le ſeul art de diſpoſer aſſez heureuſement les circonſtances, pour leur faire emprunter plus de force & d'éclat les unes des autres, on peut augmenter extrêmement l'intérêt.

III. A l'égard du ſtyle, s'il eſt vrai qu'il y en ait un propre à l'Hiſtoire, cette maxime demande quantité de diſtinctions. Toutes les parties de l'Hiſtoire n'ont point entr'elles une reſſemblance aſſez conſtante, pour s'accommoder d'un ſtyle uniforme. Le récit d'une ba-

taille & celui d'une négociation demandent autant de différence, qu'il y en a dans la nature des deux objets. Il n'eſt pas beſoin de plus d'un exemple, pour rendre cette obſervation ſenſible. Ainſi l'art du ſtyle hiſtorique conſiſte proprement à ſavoir conformer l'expreſſion à chaque ſujet qu'on repréſente, & demande par conſéquent une variété continuelle.

Ce qui eſt propre à l'Hiſtoire particuliere, c'eſt qu'elle admet des détails qui paroîtroient quelquefois puériles dans l'Hiſtoire générale; & qu'à la nobleſſe de celle-ci on peut joindre l'agrément des Mémoires les plus circonſtanciés. Rien n'y eſt petit ni mépriſable, lorſqu'il peut ſervir à la connoiſſance du caractere principal. Ce ſeroit abuſer néanmoins de

cette regle, que de ſe croire autoriſé à s'étendre beaucoup ſur les ſentimens & ſur la peinture des paſſions. Cette ſorte d'ornement, dont l'unique but eſt d'émouvoir, eſt propre aux Romans; & c'eſt ainſi que chaque genre a ſes regles & ſes bornes.

DE LA CRITIQUE.

Quand un Ecrivain ſe rebute, je crois que, comme il faut bien ſe garder de le décourager par des Critiques outrées, il ne faut auſſi, pour l'animer, employer la louange qu'avec réſerve. N'avons-nous pas vu ſouvent arriver ſur nos théatres de jeunes gens, de qui les talens à demi développés, nous promettoient quelque choſe d'excellent pour la ſuite, & de qui des applaudiſſemens continuels n'ont fait que des

Acteurs médiocres ou même détestables? N'en connoissons-nous pas d'autres, à qui l'on a fait perdre, à force de les huer ou de les siffler, & leurs talens & les dispositions qu'ils avoient à les perfectionner? il en est de même des *Auteurs*. Tels se sont, pour ainsi dire, abrutis, & rampent au pied du Parnasse, qui pouvoient s'élever au sommet, & que nous regarderions aujourd'hui comme de grands génies, si l'on eût témoigné quelque indulgence pour la foiblesse de leurs commencemens, & si l'on eût eu soin de relever, par de justes louanges, ce que leurs écrits pouvoient avoir de bon, en même tems que l'on censuroit avec sévérité ce qu'ils avoient de mauvais. Combien n'en pourrois-je point nommer d'autres, à qui des éloges sans bornes ont fermé les yeux sur les défauts

de leurs essais brillans, & que leur vanité, nourrie par la flatterie, condamne à n'aller jamais au delà du médiocre?

Loin de nous plaindre d'un Lecteur qui ne se conforme pas toujours à nos sentimens, nous devrions tout à la fois & lui savoir bon gré de nous faire quelquefois ouvrir les yeux sur nos fautes, & nous applaudir de cette pensée, qu'un Juge assez éclairé pour démêler les endroits foibles de nos Ouvrages, doit communément l'être assez pour y découvrir aussi ce qui peut mériter quelque éloge.

DU STYLE.

Dans tout ce qui demande de la précision & de la netteté, un mot de plus ou de moins change quel-

quefois un raiſonnement, comme un chiffre négligé altere néceſſairement une ſomme.

C'eſt un défaut commun parmi les perſonnes de condition, de ne pouvoir arranger deux mots ſur le papier. Quand il ſeroit pardonnable d'ignorer les Sciences, il ne ſauroit l'être de négliger ce qui eſt néceſſaire pour ſe faire entendre dans les beſoins les plus communs de la vie. La néceſſité d'écrire revient preſque auſſi ſouvent que celle de parler. On a du-moins des Lettres à faire; & l'on ne penſe point que ſi c'eſt avec un homme d'eſprit qu'on eſt en commerce, ſa premiere attention tombe ſur le Style, & qu'il en rit malignement s'il le trouve groſſier & mal conſtruit. Ajoutez à cela que c'eſt une occupation très-dou-

ce, que de s'entretenir soi-même en écrivant ses pensées. La solitude la plus profonde n'est jamais ennuyeuse pour une personne qui sait lire & écrire avec goût.

Une Lettre porte des explications & des ménagemens, que la chaleur d'un entretien rend quelquefois difficiles.

DE LA POE'SIE.

Est-il possible que la raison, le bon sens, le goût de la vertu, &c. ne réussiront jamais aussi parfaitement que les passions, à produire d'excellens Vers? Cette réflexion m'en fait naître ici d'autres.

Ce n'est point une suite de paroles, rangées avec une certaine méthode

thode, qui distingue la Poésie de l'Histoire & des autres Ouvrages en Prose, mais une vive représentation des choses, qui nous les met devant les yeux sous des couleurs si fortes, qu'elles semblent moins décrites qu'existantes devant nous. Joignez-y de la noblesse dans les sentimens, avec un tour métaphorique d'expressions, & un juste choix des circonstances qui peuvent animer la description, sans beaucoup d'assujettissement à l'ordre naturel du récit. La réunion de toutes ces qualités forme cet air majestueux qu'Homere appelle en quelque endroit la *Divinité Poëtique*. On a remarqué de plusieurs passages des anciens Poëtes, que dépouillés même de l'harmonie des nombres, ils conservent encore leur dignité & leur grandeur; & que dans quelque lan-

gue qu'ils soient traduits, ils sont si éloignés de perdre tout-à-fait ce qui les faisoit admirer dans leur parure naturelle, qu'ils brillent encore sous le plus grossier déguisement.

DES ROMANS.

Le fruit qu'on peut tirer des meilleurs Romans pour se *former le* style, n'égale pas le péril auquel on s'expose de s'amollir le cœur par une lecture trop tendre. L'esprit se polit sans doute en les lisant, mais la sagesse & la vertu en reçoivent toujours quelque atteinte. On s'émeut, on se passionne, on éprouve tous les mouvemens de haine & d'amour, de pitié & de vengeance, dont on voit qu'un feint personnage est animé; & l'on tomberoit infailliblement dans les mêmes foi-

bleſſés, ſi l'on en trouvoit les mêmes occaſions. Quelques prévenus qu'on ſoit aujourd'hui contre les Romans héroïques, tels que Caſſandre, Cléopatre, le grand Cyrus, Polexandre, &c. il y auroit moins de riſque à les mettre entre les mains des jeunes gens, que cette multitude d'Hiſtoires amoureuſes & de Nouvelles galantes, qu'on eſt dans le goût d'écrire depuis trente ou quarante ans. En voulant peindre les hommes au naturel, on y fait des portraits trop charmans de leurs défauts; & loin que de pareilles images puiſſent inſpirer la haine du vice, elles en cachent la difformité pour le faire aimer. Au lieu que dans les Romans héroïques, rien n'eſt appellé *vertu*, que ce qui en mérite le nom. Si l'Amour y joue les premiers rôles, il y produit du-moins des ſentimens ſi nobles & de ſi grandes

actions, qu'un Lecteur n'y ſauroit trouver de quoi juſtifier ſes foibleſſes. Au contraire on ſe ſent élevé au-deſſus de ſoi-même, en liſant une ſuite d'événemens produits par les motifs les plus ſublimes; & je craindrois moins qu'une telle lecture ne fît des lâches & des voluptueux, que des ſuperbes qui dédaignaſſent le commun des hommes, & *qui* n'euſſent que du mépris pour tous ceux qui n'auroient pas les grandes qualités des Oroondates & des Artamenes.

DES COMPARAISONS.

Les Comparaiſons ne ſont pas d'une extrême utilité en elles-mêmes; car il importe aſſez peu de ſavoir en quoi les choſes différent ou ſe reſſemblent entr'elles, ſur-tout lorſqu'elles

n'ont aucune liaiſon qui les rende néceſſaires les unes aux autres, & qu'elles ſont au contraire ſi éloignées par le tems ou par les lieux, qu'elles ne peuvent ſe rapprocher par aucune ſorte d'influence. Mais il eſt avantageux de les comparer pour les connoître mieux; c'eſt-à-dire, qu'en les examinant ſous toutes leurs faces, comme il eſt néceſſaire pour arriver au point d'une juſte Comparaiſon, on parvient plus aiſément à n'en laiſſer échapper aucune partie; & ce but, quoiqu'inutile en lui-même, ſert ainſi à faire raſſembler des connoiſſances extrêmement utiles.

DE LA VIEILLESSE.

On n'eſt guere jaloux de la pré-

séance, quand on ne la doit qu'à sa Vieillesse.

Il n'est point d'un homme sage de paroître aux yeux du monde, lorsqu'il est devenu la proie de la Vieillesse. On lui fait grace si on le supporte. Tous les égards qu'on a pour lui sont des railleries ou des faveurs. Les honnêtes gens ne l'insultent point, mais ils s'applaudissent de leur bonté quand ils le plaignent. C'est un triste personnage que celui d'exciter la compassion.

DE L'AVENIR.

C'est la plus grande de toutes les infirmités humaines de ne pouvoir pénétrer dans l'Avenir. Les hommes sont obligés de travailler tous les jours à se rendre plus parfaits; hé!

peuvent-ils le devenir s'ils ne connoiſſent point ce qui doit ſuivre le moment dont ils jouiſſent? Comment éviter des fautes ou des malheurs, dont on ne prévoit point les occaſions? Comment s'aſſurer d'obtenir le bien auquel on doit tendre, ſi l'on ne peut être certain d'en avoir les moyens? On parle de l'expérience du paſſé comme d'un flambeau, qui doit éclairer les démarches futures, & qui aide à conjecturer les événemens! mais qu'un tel ſecours paroît foible quand on conſidere la variété infinie des motifs qui font agir les Etres libres, & l'obſcurité des reſſorts qui déterminent les cauſes néceſſaires!

DE LA MORT.

Pourquoi regarder la Mort comme une chose si terrible? Ne devroit-on pas se rendre justice, & considérer qu'étant mortels par nature, il n'y a pas plus de raison de s'affliger de la nécessité de mourir, que de mille autres nécessités auxquelles on est assujetti? C'est notre sort, nous sommes nés à cette condition-là.

L'attente de la Mort d'autrui est un fondement d'espérance bien incertain.

PENSE'ES DE'TACHE'ES.

Celui qui fait une offense à quelqu'un, lui accorde une véritable supériorité

supériorité sur lui, en lui donnant le pouvoir de la pardonner.

Les dégoûts qui naissent du caprice ou du tempérament, cédent tôt ou tard à la raison.

C'est être oisif que de s'occuper d'un travail inutile.

La vérité perd quelque chose de son éclat lorsqu'elle est mal établie.

La simple admiration est un sentiment tranquille & désintéressé.

La foiblesse naturelle demande de l'indulgence & des ménagemens.

L'espérance naît aisément dans le cœur d'un présomptueux.

La modestie & la douceur font impression sur les cœurs les plus insensibles.

Il y a toujours de la ressource avec les bons naturels.

Rien ne se démêle si facilement que les allures de la sincérité, même sans le secours de l'expérience.

Il y a plus de plaisir à tirer de l'imagination que de l'entendement. Peu de gens sont capables d'un plaisir purement intellectuel. La vérité pure a presque toujours le malheur ou de n'être pas entendue, ou de ne se pas faire goûter. Mais celui qui donne à ses idées de la vie & de la couleur, & pousse l'illusion jusqu'à les transformer en objets capables de remuer les passions, celui-là se fait entendre avec autant de plaisir que d'admiration, & donne envie de retenir tout ce qui sort de sa plume ou de sa bouche.

FIN.

COPIE d'un petit ECRIT *que nous avons trouvé dans les papiers de M. l'Abbé* PREVÔT, *écrit de ſa main.*

TROIS Ouvrages qui m'occuperont le reſte de mes jours dans ma retraite :

1°. L'un de raiſonnement. — La Religion prouvée, par ce qu'il y a de plus certain dans les connoiſſances humaines : méthode hiſtorique & philoſophique, qui entraîne la ruine des objections.

2°. L'autre hiſtorique. — Hiſtoire de la conduite de Dieu pour le ſoutien de la foi depuis l'origine du Chriſtianiſme.

3°. Le troiſieme de Morale. — L'eſprit de la Religion dans l'ordre de la Société.

63645269